

# La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Pour comprendre la politique anglaise  
Des aviateurs chez les Papous  
Faut-il être pessimiste en matière de défense nationale?  
En quelques lignes...  
La sainteté attachée à l'institution de l'Eglise comme telle  
Les premières relations diplomatiques entre la Belgique et la Turquie

Hilaire BELLOC  
Hugo BERNATZIK

\* \* \*

M. CLAEYS-BOUUAERT, S. J.  
Henri LAMBOTTE

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Art ancien à l'Exposition : Peinture, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

Les événements paraissent se précipiter en France. Puisse la salutaire « réaction » s'y opérer le moins violemment possible! Que cette réaction est en route, ne fait plus de doute pour personne. Que les Croix de Feu et Volontaires nationaux attirent à eux, en ce moment, tout ce que la France compte de sain, est non moins certain. Les vœux de quiconque souhaite une France forte, capable de contenir la menace allemande et de s'opposer efficacement à une hégémonie prussienne sur l'Europe, vont aux troupes ardentes du colonel de la Rocque et à leur chef!

Le Front populaire, aux abois, groupe, avec les masses communistes, égarées de bonne foi dans une idéologie dissolvante et anarchique, tous les profiteurs du régime — tous ceux que la crainte d'un « nettoyage » qui ne les atteindrait que trop justement, jette dans la politique du pire, celle qui espère encore sauver l'assiette au beurre et les ignobles abus qui épuisent la France, par une dictature de gauche, démagogique et forcenée.

Les jeux sont faits. Les adversaires s'observent. Le heurt paraît inévitable. Quand et comment se déclanchera-t-il?... Le temps travaille pour les Croix de Feu, car la conscience grandissante du danger couru par la France, leur amène des recrues chaque jour plus nombreuses. Sans doute, sachant cela, le Front populaire voudra-t-il brusquer les choses et essayer de manœuvrer ses adversaires. Le colonel de la Rocque a montré tant de maîtrise déjà dans la conduite de son beau mouvement que l'on peut espérer que ce n'est pas à la veille de toucher au but qu'il compromettra l'œuvre de salut public dont il est le grand artisan.

Que ce but soit proche, le discours du colonel de la Rocque, dans le Nord, dimanche dernier, l'a précisé :

*Les événements se sont succédé comme nous l'avions prévu. La peur et l'incapacité de prévision des gouvernements successifs ont accéléré la cadence d'une chute que nous suivions de près afin de pouvoir nous introduire dans les événements, afin de pouvoir dire : « Halte-là, on ne bouge plus! » Nous prenons le commandement. Moralement, nous sommes déjà vainqueurs.*

*Nous devons être tous d'accord que le premier objectif à atteindre est de remettre de l'ordre, prendre le commandement, éliminer les éléments de désordre. Quand nous prendrons le pouvoir, nous ne le prendrons pas pour un homme politique ou pour un parti, mais personnellement sous notre seule responsabilité. Pour éliminer les éléments de désordre, nous mettrons en vacances pour un certain temps le parlementarisme pourri, nous imposerons silence aux forces obscures qui prétendent diriger le pays.*

*Lorsque la grande décision sera venue et que l'ordre aura été rétabli par des hommes sans doute, mais au-dessus des hommes, vous irez de l'avant vers une œuvre sociale, dans la fusion des classes, dans l'entr'aide embellie par l'esprit de charité. Vous rendrez le travail aux travailleurs, vous assurerez à chaque Français le nivellement vers le haut, spirituellement et matériellement. Cette œuvre*

*nous est commandée par nos morts. Nous ne nous lançons pas dans le planisme, dans la théorie d'une économie dirigée ou non. Nous voulons seulement la réconciliation des Français et nous sommes accessibles à toute théorie pourvu qu'à la base se trouve cette réconciliation.*

\* \* \*

Il n'y a qu'à admirer, et sans réserves, le « ton » de ce chef. Evidemment, on ne pourra juger le mouvement... qu'après!... Il faudrait connaître aussi de quel côté, et dans quelle mesure, penche le gouvernement actuel... Puisqu'il semble bien que plus rien n'est capable d'arrêter le choc entre les deux Fronts — Front national et Front populaire — il est probable que le gouvernement, certains hommes du gouvernement, à tout le moins, calculent, soupèsent, prévoient, combinent... Une certaine, comment dire?... mettons complicité de ceux dont dépendent la police, la gendarmerie, l'armée, les transports, etc. en faveur du Front national minimiserait beaucoup le rôle de la violence. Qui sait? Peut-être l'amour du pays l'emportera-t-il, chez les meilleurs, sur l'attachement à des partis tarés et à un régime pourri.

\* \* \*

L'Eglise, comme telle, n'a évidemment rien à voir dans cette lutte civile, dans le dégoût qui soulève ce que la France a conservé de forces honnêtes et saines, dans ce grand sursaut d'honnêteté, dans cette volonté d'ordre et de propreté. Mais comment ne pas regretter les discussions assez byzantines que des catholiques, des attardés d'une démocratie politique périmée et d'une idéologie désuète, des tenants d'un idéalisme aussi anachronique que faux, des apôtres zélés mais utopiques et lunaires, entretiennent — heureusement dans des journaux et des revues sans influence réelle et dans des cénacles et des chapelles sans rayonnement — sur le... « pourquoi les jeunes catholiques doivent-ils se tenir sur la réserve à l'égard des ligues politiques »!... Que ces ligues — organisations politiques en vue d'une action violente, à main armée — soient un mal, personne ne le niera. Elles prétendent s'occuper de ce qui est la fonction de l'Etat. Mais elles sont, en France, à l'heure actuelle, — celles du Front national, s'entend — un moindre mal et donc un grand bien, comme ne disait le cardinal Mercier. Elles veulent pourvoir à une grave carence de l'Etat et elles n'ont que trop raison. Que le travail intérieur, patient, délicat, du redressement des intelligences et des volontés, que les transformations lentes et à longue échéance, que tout cela soit l'essentiel, on en convient volontiers. Mais il est des heures où ne pas savoir s'adonner, *en même temps*, à une action politique urgente risque de compromettre gravement l'efficacité et la possibilité même de ce travail intérieur et de ces transformations lentes. Il n'est pas défendu de penser qu'un « renouveau »

français, obtenu grâce à la clairvoyance, à la volonté et à l'esprit de sacrifice des Ligues nationales — grâce, peut-être, à l'immolation d'un certain nombre de leurs membres... — facilitera singulièrement l'action catholique, c'est-à-dire l'évangélisation des masses françaises...

La question du régime est posée en France. L'avenir du pays se joue. Le catholicisme, l'action catholique n'interdisent tout de même pas de s'intéresser — et de toutes les fibres de son être — au sort de la Patrie! Excellentes, l'action catholique et l'action sociale! Mais pourquoi conclure comme le fait tel hebdomadaire catholique regrettant le « don » des jeunes catholiques à l'action patriotique des Ligues : « L'action catholique est un champ assez vaste, capable de susciter assez d'enthousiasme pour que les jeunes catholiques s'y adonnent sans réserves ».

Demain peut-être il faudra, en France, pour que ne sombre pas la civilisation française, se battre et exposer sa vie. Pourquoi exclure les jeunes catholiques de cette lutte nécessaire et noble? Le « catholique d'abord et avant tout » ne diminue pas un homme — fut-il jeune!... — jusqu'à lui interdire de courir, aujourd'hui, au plus pressé et, quand la maison brûle, de songer, d'abord, à éteindre l'incendie...

Les incidents anticatholiques de Munster nous sont une occasion de revenir sur ce que nous avons écrit un jour ici à ce sujet, et qui paraît avoir été mal compris par d'aucuns. Aurions-nous été trop peu explicite? Personne ne désire, évidemment, plus que nous, la paix religieuse et que l'apostolat de l'Eglise puisse se poursuivre, partout, sans opposition ni persécution d'aucune sorte. Mais, si, quelque part, un pouvoir nourrit à l'égard du christianisme les plus sombres desseins, si ce pouvoir, imbu d'une philosophie fautive, vise à détruire l'influence chrétienne pour y substituer on ne sait quel retour à un paganisme barbare, est-il défendu de croire, *qu'en ce cas*, une lutte ouverte est préférable à une persécution sournoise et hypocrite, à une lente usure qui corrode et mine la résistance chrétienne au point de la conduire insensiblement à une faiblesse telle que la victoire finale se trouve acquise faute de réaction suffisante?

C'est tout ce que nous avons voulu dire en écrivant ici que nous souhaitions voir se généraliser et s'aggraver les épisodes du conflit religieux en Allemagne. Nous ajoutions, ce qui nous semblait devoir empêcher toute équivoque : « seule, en effet, une résistance vigoureuse à la propagande païenne d'un hitlérisme antichrétien nous paraît encore capable d'empêcher la chute de l'Allemagne dans la barbarie ». Peu de jours après, un « éminent religieux » allemand confiait au comte Robert d'Harcourt ses craintes au sujet de l'avenir de l'Eglise en Allemagne et ses vœux ardents de voir les catholiques résister activement et énergiquement. Il confirmait avec éclat ce que nous nous étions permis d'écrire ici... Nous n'avions voulu dire que ce qu'il a dit dans la suite, avec, cela va de soi, infiniment plus de compétence et plus d'autorité que nous.

\* \* \*

La résistance à des visées ou à des mesures persécutrices pose toujours de compliqués et délicats problèmes. On l'a vu en France où, avec une habileté vraiment démoniaque, les laïciseurs, les déchristianisateurs ont caché leur jeu avec une incroyable astuce, dissimulant leur but réel sous mille et un prétextes. La résistance à une politique de déchristianisation est difficile, car il est parfois impossible de montrer clairement, et de faire comprendre, que telle mesure apparemment anodine est, au fond, grosse des plus graves conséquences antireligieuses. Au moment même, et de très bonne foi, les amis de la paix et de la concorde, les partisans de la temporisation et de l'aterrissement, ceux qui, très légitimement d'ailleurs, veulent limiter le mal et empêcher

pire, sont parfois enclins à subir une politique qui, à la longue, les assassine en douceur, eux et les principes catholiques.

Quand, dimanche dernier à Munster, le Dr Frick, ministre de l'Intérieur et des Cultes du Reich, a déclaré que « le concordat oblige l'Eglise catholique à considérer comme valables les lois de l'Etat, qui sont promulguées pour tous, par conséquent aussi pour les membres de cette Eglise », il... exagérerait.

Et il a ajouté :

« Nous autres nationaux-socialistes, nous demandons que les confessions disparaissent entièrement de la vie publique. Avons-nous besoin d'associations de fonctionnaires catholiques? Nous ne voulons que des fonctionnaires allemands. La presse catholique a-t-elle encore un sens? Nous ne voulons ni presse catholique, ni presse protestante. Nous ne voulons qu'une presse allemande. Je dois encore dire que les associations professionnelles catholiques, les unions d'apprentis, les patronages ne sont plus de notre temps. Leur activité s'étend souvent à des domaines que l'Etat national-socialiste réclame pour lui seul.

C'est là l'expression nouvelle du vieux sophisme : religion, affaire privée.

Dans *Mein Kampf*, Hitler a écrit que l'action politique du national-socialisme a un double objectif : « le territoire, but de notre politique extérieure; et une nouvelle doctrine philosophique, but de notre politique intérieure. »

Cette nouvelle doctrine philosophique, Rosenberg en est l'apôtre. Elle postule la déchristianisation.

\* \* \*

Etudiant les *Incertitudes du national-socialisme*, le jeune et brillant critique français, M. Thierry Maulnier, écrivait dernièrement à ce sujet, dans la *Revue Universelle* :

Dans le national-socialisme, le racisme nordique livre donc bataille à un humanisme d'ailleurs timide et indécis. Le même conflit se retrouve dans l'ordre religieux, où le conflit fatal est né entre le national-socialisme totalitaire et les vieilles croyances. On sait que la lutte contre le catholicisme a été engagée avec une grande violence par le gouvernement hitlérien. Certes, les voix autorisées du III<sup>e</sup> Reich assurent qu'il ne s'agit pas là du catholicisme, mais du cléricisme, que les prêtres emprisonnés se sont rendus coupables de trafic de devises, que le « national-socialisme » ne combat pas l'influence spirituelle de l'Eglise, mais ses ambitions politiques. Toutefois, nous avons pu lire en lettres grasses, en tête d'un grand journal allemand, cette manchette catégorique : « Der Fuehrer ueber die Religion, le Fuehrer au-dessus de la religion », et il est facile de faire dire à un national-socialiste qu'il ne respecte et n'approuve une religion que dans la mesure où elle est l'expression d'une race et d'une communauté nationales, dans la mesure où elle émane des réalités temporelles, et s'abstient de les dominer. Tel quel, le problème religieux est au premier plan des préoccupations allemandes actuelles; la brochure récente du docteur Rosenberg contre les obscurantistes s'est vendue dès maintenant, à 360.000 exemplaires, et la vivacité de la bataille fait présager un nouveau Kulturkampf. Le succès des efforts du comte Rewentlow pour une religion nationale est incontestable : le domaine religieux est peut-être, en fin de compte, celui où le national-socialisme a pris dès maintenant l'attitude la plus nette. Le culte hitlérien de la Volksgemeinschaft, de la communauté nationale, s'accommode mal des cultes concurrents; et le vieil esprit individualiste allemand profite de l'occasion pour attaquer les dogmes. De sorte que le domaine religieux, — spécialement en ce qui concerne le catholicisme, — est peut-être le seul où les deux tendances profondes de l'âme allemande s'accordent au lieu de se combattre et où la vénération de la collectivité nationale puisse s'allier au goût individualiste du schisme et de l'hérésie.

# Pour comprendre la politique anglaise

Quand on considère la nouvelle alliance anglo-prussienne, conclue si soudainement et si inconsidérément par la Grande-Bretagne, il faut se rendre compte d'abord de l'étendue du désastre, quitte à rechercher ensuite si celui-ci peut encore, dans une certaine mesure, être conjuré. Rien à faire, à ce sujet, tant que le petit nombre d'hommes capables d'opérer un redressement ne comprennent ni la gravité de l'événement, ni sa nature. L'Angleterre s'est tellement séparée du reste de l'Europe que les éléments les plus simples d'un aussi important problème échappent à la vision d'hommes instruits et expérimentés. Jugez alors de l'ignorance du gros de notre élite anglaise.

La gravité de la situation résulte du fait que l'Europe sera nécessairement divisée en deux camps, et qu'elle le restera tant que les traditions de la Prusse n'auront pas été détruites par le temps ou par la violence. La tradition prussienne est tout à fait ignorée par la masse des Anglais, alors qu'elle est monnaie courante pour les autres Européens. La tradition de la Prusse — consolidée par deux siècles de succès ininterrompus et malheureusement demeurée intacte après la défaite de 1918 — poursuit la suprématie, en Europe, de l'idéal dans lequel la Prusse fut nourrie et s'est développée. La chose centrale, essentielle de cet idéal est la conception d'une puissance militaire fortement organisée, hautement centralisée, dominant toute la situation européenne. Ce n'est pas l'idéal d'une Europe unie ayant ses racines dans le catholicisme et sur laquelle opèrent la Révolution française et Napoléon, bien qu'ils eussent oublié ses origines. C'est la conception d'une unité imposée par la force pour la jouissance de ceux qui l'imposent, pour la satisfaction de leur vanité.

Ce fut d'abord comme un effort pour consolider par la force l'Allemagne protestante. Le cas typique d'alors fut la capture de l'armée saxonne et sa transformation — sans traité ni négociations — par Frédéric le Grand en un corps prussien. Plus tard vint la substitution de la Prusse à l'Autriche dans le bloc germanique. L'apogée fut atteint à Sedan.

Désormais le succès final semblait assuré. Pendant les quarante années qui suivirent, la force de ceux qui agissaient de Berlin ne cessa de croître. Un beau jour — et il était inévitable d'en arriver là quand la prévoyance de Bismarck viendrait à manquer — Berlin se mit à défier la puissance navale de l'Angleterre ainsi que sa puissance coloniale et se crut tellement fort et invincible sur terre qu'il provoqua la Grande Guerre.

Cette guerre, Berlin la perdit par manque d'intelligence, accompagné habituel d'une fausse philosophie. Dans toute tradition humaine les géants gaffent. Les gens de Berlin avaient toutes les cartes en main. Ils possédaient, dès le début, l'unité de commandement et une grande supériorité en hommes exercés

et en matériel. Une supériorité plus grande encore en fait d'organisation. Et pourtant ils s'écroulèrent. Quand leur effort eut désastreusement échoué, le poison eût pu être éliminé de la chrétienté...

La Grande-Bretagne s'opposa à pareille élimination et ses dirigeants travaillèrent de tout leur pouvoir à reconstituer la Prusse après l'armistice. Politique basée sur une mésintelligence complète et radicale de la situation. Les forces financières centrées à Londres étaient indifférentes au sort de l'Europe. L'opinion publique anglaise favorisait, naturellement, une culture similaire basée sur une religion similaire. Personne ne comprenait que la résurrection de la Prusse (jamais appelée « Prusse » en Angleterre, mais toujours « Allemagne ») devait conduire, tôt ou tard, à une nouvelle guerre.

Ajoutez à tout cela l'erreur lamentable — mais naturelle à une nation qui, comme l'Angleterre, n'avait connu que la sécurité depuis plus d'un siècle — qui portait à croire que toute expérience pouvait s'essayer sans danger; que l'Angleterre aurait toujours le temps pour rectifier une politique erronée; qu'elle pourrait toujours agir seule et spéculer, aujourd'hui comme hier, sur les divisions européennes.

\* \* \*

D'une pareille incompréhension de la réalité, tout découla. L'une surprise après l'autre vint heurter l'Angleterre, qui, d'ailleurs, oublia après chaque choc la leçon que le choc eût dû lui laisser. L'Angleterre fut surprise, d'abord, par l'élection de Hindenburg, élection contre laquelle notre principal journal officiel, *The Times*, avait solennellement mis en garde ses protégés de Berlin. Elle fut surprise par l'anarchie qui suivit la Constitution de carton fabriquée à Weimar. Elle fut abasourdie par les élections hitlériennes. Elle fut horrifiée par le programme hitlérien. Et devant les persécutions antijuives, elle fut sidérée.

Toutefois, une solide certitude demeurait. Quoi que ferait la Prusse, elle ne menacerait jamais la Grande-Bretagne : elle ne construirait plus de flotte. Vint alors le bluff des sous-marins. Au lieu de le traiter en bluff prussien, les dirigeants de l'Angleterre, poussés par les banques, capitulèrent. Et toute l'Europe de comprendre aussitôt qu'après la Pologne, la Grande-Bretagne se rangeait du côté prussien.

La situation n'a rien à voir avec le vœu des Anglais en la matière. Aucun Anglais ne veut la guerre; aucun Anglais ne désire même favoriser une agression prussienne, qui sera inévitable quand la Prusse se croira sûre d'elle-même. Mais en cédant à la menace navale prussienne, l'Angleterre vient d'avancer l'heure de

Prusse et a, en fin de compte, consolidé la division de l'Europe en deux camps hostiles.

Les Italiens, qui savaient très bien que l'Abyssinie, le dernier coin disponible de l'Afrique noire, serait le premier objectif d'une Prusse redevenue forte, devancèrent Berlin et firent connaître leurs vues. En même temps les Italiens relâchèrent leur effort visant à diviser les Slaves.

Les Français et les Italiens, bien que séparés par une querelle vitale sur la franc-maçonnerie, — que les Italiens ont extirpée mais qui contrôle toujours les politiciens professionnels français — ne pouvaient que se rapprocher.

Tout cela est antérieur à la nouvelle politique anglaise, et maintenant, partout en Europe, et à Berlin plus qu'ailleurs, on considère que ce qui reste de la puissance anglaise sera dorénavant un atout de la cause prussienne. Voilà l'immense portée de ce qui vient de se passer pendant ces dernières semaines, alors que notre absurde presse anglaise ne s'est occupée, en ordre principal, que de meurtres et d'une augmentation imaginaire de la richesse nationale.

La situation créée par la faute de l'Angleterre conduit naturellement à la guerre. Si celle-ci survient, même seulement sur une échelle « préliminaire » et pouvant être réprimée aussitôt, la Grande-Bretagne pâtera plus que tout autre pays du règlement qui s'en suivra. C'est mathématique. Vérité évidente pour le monde entier... au delà de la Manche et de la mer du Nord.

Les conséquences malheureuses de la récente panique anglaise peuvent-elles encore être évitées et la menace qui approche être dissipée? J'ai dit que mon pays a fait l'irréparable, que la folie aveugle de cette capitulation hâtive a quelque chose d'incurable. Cela est vrai. Coupez tel câble, et le mur tombe; allumez la mèche, et la poudrière saute. Tout de même, si la situation était comprise telle qu'elle est, et si on agissait rapidement, on pourrait encore éviter le désastre...

\* \* \*

Evidemment, l'erreur anglaise qui fit céder à la demande prussienne ne crée pas un danger de guerre immédiat pour l'Angleterre. Mais ce changement brusque dans notre situation internationale risque de nous entraîner tôt ou tard dans les conséquences d'une défaite prussienne. Que cette défaite prenne la forme d'un écroulement prussien après une aventure militaire mal calculée, ou d'un écroulement prussien suite d'une pression étrangère écrasante, n'importe guère. Dans l'état actuel des choses la Grande-Bretagne est considérée, avec la Pologne, comme faisant partie du camp prussien.

Les arguments plaidant en faveur de cette situation d'une Grande-Bretagne alliée de la Prusse sont très convaincants pour l'Anglais moyen. Ils peuvent être énoncés comme suit :

1<sup>o</sup> Le Reich prussianisé — pense-t-on — est déjà, et de loin, la plus forte puissance européenne. Or, la politique anglaise a toujours soutenu la puissance continentale la plus forte, quitte à l'empêcher de devenir suprême. Cette politique a toujours fomenté des querelles continentales et étayé le camp le plus fort parce qu'aussi longtemps que ce camp n'était que *légèrement* le plus fort et ne disposait pas d'une supériorité *écrasante*, cette politique, en maintenant le mijotement de ces querelles, assurait à l'Angleterre la sécurité qui lui permettait de développer son commerce et d'annexer de nouvelles colonies;

2<sup>o</sup> Il y a peu de chance — pense-t-on — que la Prusse se fasse battre ou soit prise dans l'étau d'une coalition. Les Soviets sont et demeureront mal équipés. Toute alliance entre eux et des nations occidentales est antinaturelle. Les Slaves occidentaux

sont divisés. La France, avec sa tentative de combiner deux idées politiques contradictoires, le Parlement et l'égalité démocratique, est devenue à peu près négligeable. Le Parlement français empoisonne la nation, parce qu'un Parlement ne convient qu'à une société aristocratique. Seule l'Italie possède l'unité de direction et une forte discipline politique. Mais l'Italie est engagée dans une aventure étrangère et, en tout cas, ne peut être considérée sérieusement comme une grande puissance militaire;

3<sup>o</sup> En aucun point — pense-t-on — la puissance prussienne restaurée ne menace la Grande-Bretagne, sauf en ceci : qu'après la guerre l'Angleterre prit les colonies allemandes. Mais, à tout moment, la Grande-Bretagne est à même de donner à la Prusse les colonies portugaises, car le Portugal dépend de l'Angleterre, et nous sommes assez riches pour dédommager le Portugal pour le dommage que lui causerait pareil arrangement. La seule chose dont nous, Anglais, ayons à nous préoccuper est notre puissance navale. L'accord que nous venons de conclure a limité les forces allemandes au tiers des nôtres, ce qui suffit pour tenir en échec la France;

4<sup>o</sup> Il ne faut pas craindre sérieusement — pense-t-on — qu'une puissance prussienne grandissante provoque une vive course aux armements, car ni la France ni l'Italie n'ont de quoi aller loin en cette matière.

Tout cela considéré, il vaut mieux — pense-t-on — que la Grande-Bretagne maintienne son alliance virtuelle avec Berlin contre l'ensemble des adversaires embarrassés et désunis de ce même Berlin.

\* \* \*

La preuve que la politique anglaise considère actuellement le camp prussien en camp victorieux est à trouver dans le fait qu'elle encourage une vive campagne contre l'Italie et contre l'effort italien d'obtenir un nouveau territoire colonial qui, s'il ne va pas à l'Italie, ira certainement à l'Allemagne. Nous en sommes à traiter l'Italie en ennemie, à la menacer de violence. Jamais Londres n'eût fait cela si Londres n'avait pas la conviction que des deux pôles de l'Europe d'aujourd'hui — Rome et Berlin — Rome est celui qui succombera devant Berlin. *Chaque article dans cette ligne-là démontre une ignorance mortelle de la véritable situation européenne.* Le Reich n'est pas ce qu'il y a de plus fort en Europe. Il n'est qu'une armée parmi de nombreuses autres armées, dont, seule, l'armée polonaise est alliée au Reich. Parce que le vil parlementarisme qui gouverne la France affaiblit celle-ci, il ne s'ensuit pas que la force française soit négligeable. Même si demain les Français se battent entre eux, ce qui paraît probable, toute menace extérieure les trouvera unis. L'Italie n'est plus ce que nos vieux politiciens anglais s'imaginent. Elle représente une puissance formidable comme organisation, discipline, armée, unité de vues. Quant au côté financier, aucune faiblesse financière n'empêchera, ceux que la Prusse menace, de s'armer en vue de résister à cette menace.

Même en ce moment où la Grande-Bretagne est déjà bien engagée, elle pourrait encore renverser la vapeur. Elle pourrait encore se retirer de l'alliance allemande et reprendre pied sur le terrain solide d'une entente avec le parti de la paix en Europe, c'est-à-dire avec ceux qui sont en faveur des traités existants : Français, Italiens, et les deux groupes de Slaves occidentaux. Nous pourrions juger de ce qu'auront décidé ceux dont la décision dépend — soutenir la Prusse, ou contenir la Prusse — par l'évolution de l'attitude de l'Angleterre envers l'Italie. Si l'Angleterre persiste à témoigner à l'Italie l'hostilité violente qui a récemment étonné l'Europe, la division entre les deux camps deviendra définitive : Londres et Berlin uniront leur sort. Mais alors,

qu'arrivera-t-il si Berlin échoue? Si ceux qui menacent de déclencher en Europe une agression nouvelle connaissent l'insuccès malgré l'appui anglais? Quel sera, alors, le sort de la Grande-Bretagne?

HILAIRE BELLOC.

## Des aviateurs chez les Papous<sup>(1)</sup>

Si intéressante que fût la vie dans les champs aurifères, là aussi, pour mon travail, je venais trop tard. Les indigènes, au contact des chercheurs d'or, avaient perdu leur ancienne culture dans un très court laps de temps. Seules quelques haches que possédaient les aviateurs me rappelèrent qu'ici, il y a très peu de temps encore, des hommes vivaient comme à l'âge de pierre. Je me proposais donc d'explorer les pays — inexplorés — situés à l'intérieur de la grande île.

Mon projet se réalisa sans difficultés, grâce à l'amabilité du chef de district de Salamahua, à qui je l'avais soumis.

Bientôt les formalités nécessaires furent remplies. Un avion se tenait prêt. Mon but était d'atteindre la partie supérieure du fleuve Purari, où l'on venait d'aménager, depuis peu, un terrain d'atterrissage de secours. Mais nous n'empruntâmes pas la ligne droite; nous fîmes un grand crochet vers le sud afin de survoler le plus grand nombre de contrées inexplorées.

Dès le départ, nous montâmes à une altitude de 2,000 mètres et le vol se continua à cette hauteur, au-dessus d'une région fortement boisée. Dans ces conditions il était impossible de distinguer ou de repérer les particularités et accidents du terrain. Le pays devint de plus en plus montagneux. Après le survol d'une région de hautes montagnes nous vîmes qu'une mer de nuages se trouvait derrière nous. Devant nous par contre, à nos pieds, s'ouvrait une importante vallée, plate et encerclée, de toutes parts, par des sommets s'élevant à de grandes hauteurs. Peu d'arbres dans cette plaine herbeuse, illimitée. Ce paysage ressemblait d'une manière frappante aux vastes étendues d'herbe qu'on rencontre en Afrique Orientale, et même les cases des indigènes avaient un aspect africain. Rondes comme des coupes et nombreuses comme des termitières, elles s'éparpillaient çà et là, par petits groupes.

Je viens de le faire remarquer, ces cases étaient oblongues ou rondes comme celles d'Afrique et, par conséquent, ne pouvaient se comparer à celles de la Mélanésie et de la Papouasie. En outre, plus rapprochées les unes des autres, elles formaient des groupements plus importants. Des villages où je comptais de quarante à cinquante cases étaient séparés par une distance de 4 à 10 kilomètres. Aussi loin que pouvait aller le regard, ils s'étendaient comme un filet sur tout le pays et, sans s'exposer à de grandes erreurs, on pouvait évaluer le nombre d'indigènes vivant dans cette vallée à vingt mille. Mes photographies sont là pour prouver ce que j'avance. Jamais on n'avait découvert à l'intérieur de la Nouvelle-Guinée une contrée où la population fût aussi dense et, comme par hasard, cette vallée passait pour inhabitée.

(1) Ces pages curieuses sont extraites d'un récit à paraître dans le prochain numéro de *Le Document*, sous le titre « Mers du Sud » (Denoël et Steele, éditeurs, 96 pages, 300 photos, 10 francs français).

Entre les villages il y avait de grands jardins qui, eux aussi, étaient totalement différents des jardins indigènes que j'avais vus jusqu'alors. Avec leurs plants distincts, bien aménagés, ils témoignaient d'une culture intensive et, par leur ressemblance avec les potagers européens, n'avaient vraiment rien des champs des primitifs.

En un clin d'œil, la vallée disparut et nous survolâmes des montagnes couvertes d'épaisses forêts sur les sommets desquelles on voyait de petits villages clôturés. Les huttes n'étaient plus rondes, mais carrées et volumineuses, comme celles des indigènes du fleuve du Serpent. Puis, de nouveau, une étendue boisée et inhabitée, à laquelle succéda une nouvelle plaine herbeuse. Cette contrée étant habitée, nous décidâmes d'y atterrir, entre deux villages. Pour me permettre de photographier à mon aise, le pilote survola le village à plusieurs reprises, à faible hauteur.

Puis il fit demi-tour, vola vers une colline et, avec douceur, posa l'avion dans un champ qui venait d'être moissonné. Ce qui était une performance remarquable, car le terrain, qui s'étendait en long, était très étroit. En outre, il ne s'agissait pas, ici, d'atterrir ou de décoller contre le vent, comme on l'apprend dans les écoles d'aviation. Il fallait atterrir dans un seul sens et tâcher de s'accommoder du vent de côté sans se faire coucher sur le flanc.

A peine le moteur était-il arrêté qu'une foule d'indigènes se précipita vers nous. Armées d'arcs et de flèches, d'étranges silhouettes nous entouraient et caquetaient avec entrain dans une langue inconnue. Ces gens portaient une jupe de raphia autour des hanches — leur chevelure était curieusement frisée. Certains hommes possédaient des haches de pierre et je constatai joyeusement que, cette fois, j'avais réussi à trouver un pays où la culture primitive des habitants n'avait pas encore été viciée par des influences étrangères.

### UN PAYS INTACT

Un jeune Européen vint à notre rencontre et nous salua avec courtoisie. C'était un officier envoyé depuis peu par le gouvernement pour étudier la question indigène telle qu'elle pouvait se présenter dans cette région. Les présentations faites, nous allâmes prendre place sous sa tente.

Comme mes moyens financiers ne me permettaient pas de faire attendre l'avion jusqu'à mon retour, je me séparai du pilote. Nous fixâmes la date à laquelle l'avion viendrait me reprendre à la même place. Bientôt le moteur vrombissait, prêt à décoller. Pour permettre à l'oiseau de virer sur place, quelques indigènes tenaient l'aile, mais ils s'y agrippèrent et, malgré les signes désespérés du pilote, ne la lâchèrent plus. La machine tournait sur elle-même, et une fois qu'elle fut de biais, les indigènes se sauvèrent sans raison apparente.

Le pilote coupa les gaz, mais en vain. Le terrain était en pente et le vent, s'engouffrant dans les ailes, poussait l'avion par-dessus les obstacles du terrain, vers un précipice. Ce n'est qu'au dernier moment, alors que nous croyions perdus pilote et avion, qu'un arbuste barra la route et que nous pûmes tirer notre conducteur de cette situation critique. Cette fois, l'officier et moi, nous veillâmes personnellement au départ de l'avion.

L'officier était un représentant typique de la race anglo-saxonne. Enthousiaste, pondéré, conscient de sa mission, il éprouvait pour ses protégés indigènes la plus profonde des affections. Aussi longtemps qu'il y aura des coloniaux de cette trempe, les indigènes n'auront rien à craindre.

Nous confrontâmes nos plans et nos projets. Il se trouva qu'il voulait lui aussi explorer la partie ouest de cette région, pays inconnu et intact. Nous décidâmes donc de faire route ensemble.

Quatre policiers armés devaient nous accompagner, douze

porteurs et quelques « singes ». Nous appelions ainsi les petits garçons que le village voisin avait envoyés auprès de nous pour nous espionner et nous suivre pas à pas. Les garçonnetts se montraient utiles et s'efforçaient d'imiter tout ce qu'on leur montrait et ce qu'ils jugeaient nécessaire d'imiter. Leur appellation de « singes » était donc parfaitement justifiée.

Dans le nord s'étirait une chaîne de montagne que nous voulions tout d'abord escalader. Puis nous changeâmes d'avis. Nous projetions maintenant de descendre de l'autre côté de la vallée et de revenir à notre camp en suivant le cours du fleuve. L'orientation dans ce terrain plat ne présentait d'ailleurs aucune difficulté.

Un policier doué d'une vue perçante précédait la marche, puis, nous deux et les porteurs au milieu desquels marchaient les « singes » formions le gros de la troupe. L'arrière-garde était constituée par trois autres policiers. C'était donc une marche couverte et organisée selon les règles de l'art militaire.

#### L'ACCUEIL DES PAPOUS

Nous devons utiliser les sentiers des indigènes, car nous eussions mis trop de temps à nous frayer un chemin à travers la broussaille. Mais ces sentiers sont faits de telle façon qu'ils permettent de voir de tous les côtés et de prévenir ainsi toute embuscade. Ceci nous amena très souvent à devoir faire les plus grands détours. De plus, jamais il ne viendrait à l'idée d'un indigène de tracer des sentiers en lacets. Sans tenir compte de la pente, le sentier monte tout droit au sommet. Quelquefois il évite, par un gigantesque détour, un pays ennemi.

Nous traversâmes quelques villages; le premier où nous fîmes halte était Sigoyabu. Les indigènes n'ayant jamais vu de blancs, nous ne pouvions nullement savoir comment ils allaient nous accueillir. Mais au lieu de prendre une attitude hostile, la curiosité les poussa à nous caresser, à passer longuement leurs mains sur nos visages et à nous tâter le corps, de la tête aux pieds; ils avaient les doigts poisseux et leur gorge émettait des sons étrangement rauques.

Ces Papous appartenaient à cette partie de la population de la Nouvelle-Guinée qui, en majorité, forme le second groupe culturel de cette île, au point de vue de l'ancienneté. Lorsque ces peuples émigrèrent, une langue de terre reliait l'Asie à la Nouvelle-Guinée. Les Papous ne connaissent pas la navigation. Ils sont venus par voie de terre et, dans leur pays d'adoption, ils ont assujéti ceux qui détenaient la plus ancienne civilisation de l'humanité, les peuples nains, avec lesquels, d'ailleurs, ils se sont croisés.

On commença par visiter le village. L'officier pénétrait dans les cases, tandis que je photographiais tout ce qui se trouvait dans le champ de l'appareil. Timidement d'abord il est vrai, parce que les indigènes ne me quittaient pas des yeux. Mes gestes leur semblaient bizarres et les amusaient. En voyant leur image réfléchie sur la lentille, ils rirent de si bon cœur que je m'enhardis et pus opérer à loisir. Après chaque opération, je jetais le papier entourant le film. Les indigènes s'en emparèrent et crurent me faire plaisir en en garnissant leur chevelure. Mes photos n'étaient plus des documents ethnographiques mais devenaient ainsi des affiches publicitaires de mauvais goût: je pris donc la précaution de mettre le papier dans mes poches, qui se remplirent et débordèrent car je m'arrêtais pas de photographier. Au passage, je lançai tous les bouts de papier dans un feu. Un guerrier, au même instant, poussa un cri d'alarme. Je vis fuir les femmes et les jeunes filles qui, tout à l'heure, m'entouraient.

Un indigène se précipita pour retirer les papiers du feu. Les hommes avaient saisi leurs armes et me regardaient, menaçants. De quoi m'étais-je rendu coupable? Je me le demandais avec anxiété car je me rendis compte de l'impossibilité où je me trouvais d'expliquer quoi que ce fût. Enfin il me vint à l'idée que beaucoup de tribus de la Mélanésie et de la Papouasie entretiennent un feu sacré. Veut-on attirer la mort sur un homme, on jette dans le feu un objet qui lui appartient.

Les indigènes croyaient-ils leur image fixée sur le papier noir et livrée au feu? « Il faut, me dis-je soudain, que tu fasses aux yeux de ces hommes un acte d'un effet magique inverse afin qu'ils croient t'avoir en leur pouvoir. » Vite, je m'arrachai une touffe de poils à la cuisse et je la tendis à un indigène. Le guerrier me considéra pendant un long moment, ne sachant que faire. Puis ses grosses lèvres se détentirent en une large grimace, il s'avança vers moi, prit ma main et cria à ses compagnons quelques mots dans sa langue gutturale. Ceux qui avaient vu cette scène se précipitèrent à leur tour sur moi comme des oiseaux de proie et chacun voulut m'arracher une touffe de cheveux. Comme mon crâne, en l'occurrence, était rasé, les guerriers ne me prirent pas grand'chose.

En me sacrifiant ainsi, j'avais prouvé ma bonne volonté et gagné la sympathie des indigènes qui, dès lors, furent toujours prêts à faciliter mon travail.

Le fait que les indigènes nous observaient continuellement occasionna chez mon compagnon anglais une forte tension nerveuse. Il était outré. Nous pouvions tout essayer, il y avait toujours derrière nous une douzaine d'indigènes. On ne pouvait pas renvoyer les curieux car, ces hommes qui ne comprenaient pas du tout le besoin de solitude des Européens, eussent considéré notre geste comme un acte d'inimitié.

La manière qu'ont ces indigènes de saluer est aussi très désagréable. Ils ne nous tendaient pas les mains mais nous pressaient contre eux, mais nous caressaient de la tête aux pieds. Comme chaque jour nous étions cent fois salués de cette façon-là, et par des gens oints d'huile et de suie, nous finîmes par leur ressembler et, au bout de très peu de temps nous étions comme deux des leurs.

#### DES VILLAGES FORTIFIÉS

Tous les villages que nous visitions étaient construits et fortifiés d'une manière semblable. Ils étaient toujours situés au sommet d'une colline ce qui leur assurait une vue étendue sur les vallées et les hauteurs d'alentour. Ces villages ressemblaient avec leur double clôture défensive à des châteaux-forts du moyen âge. La construction de ces fortifications est à la fois primitive et pleine de sens. A des intervalles de 20 centimètres sont plantés en terre de forts poteaux de bois, reliés entre eux par une haie de bambou. A l'intérieur de la clôture sont disposées d'épaisses couches de bambou et, pour finir, une nouvelle haie termine le tout. Par suite de la situation de ces villages, une attaque par surprise ou une embuscade sont impossibles. Avec des armes primitives, ces fortifications sont inexpugnables.

Les cases sont rondes, très basses et recouvertes d'herbes. Au centre de l'unique pièce brûle le feu. Les guerriers couchent sur des nattes disposées autour du feu, les pieds dirigés vers la flamme. Les célibataires vivent à part, dans des cases semblables à celle que je viens de décrire.

Comme ces cases, dont le toit est très incliné, atteignent à peine une hauteur de 1<sup>m</sup>70, on ne s'y déplace qu'en rampant. Mais dans ce réduit, aux murs couverts d'arcs et de flèches dorment une vingtaine de guerriers.

A l'intérieur des palissades, il y a encore des perches auxquelles

sont attachées des mâchoires inférieures de porcs. C'est là qu'on immole les animaux destinés aux sacrifices.

L'aménagement des cases est simple. Sur des écuelles de bois est posée la nourriture, des cannes de bambou creuses forment des récipients d'eau. Parfois elles sont gravées au fer rouge ou sculptées, elles servent alors à boire. Aux murs sont suspendus des filets que les femmes, pour les porter, suspendent autour du front, et qu'elles utilisent aussi comme berceau et comme sac pour rentrer les récoltes; on y voit encore des haches de pierre, des couteaux en os et des cordes de fibres. Entre les cases, des troncs d'arbres creux, verticalement enfoncés dans le sol, contiennent les pierres à chauffer.

Les hommes qui sortirent des huttes de paille quand nous arrivâmes étaient très laids. Leurs corps sombres et trapus manquaient d'équilibre. Une courte jupe de raphia constituait leur unique vêtement, de grossiers anneaux d'os leur seule parure. A l'aide d'aiguilles d'os ils tissent de l'herbe dont ils confectionnent des nattes qu'avec leurs couteaux d'os ils coupent tant bien que mal, essayant de leur donner une forme régulière.

Leurs outils sont en pierre. Ils se servent de « vilebrequins » formés de débris de pierres pointues, et affûtent leurs haches de pierre en les frottant sur une autre pierre. Pour obtenir du feu, ils frottent deux baguettes de bois jusqu'à l'obtention d'une petite étincelle qui allume une fine poudre de bois.

Il y a quelques siècles, la vie n'était pas très différente en Europe. Une seule coutume devait être ignorée de nos ancêtres le costume de deuil des veuves. Le crâne rasé, le corps badigeonné de limon, les veuves portent constamment le crâne de leur époux défunt dans un filet et ne le quittent en aucun cas.

Je remarquai que les guerriers portaient autour du cou de curieuses baguettes souples que quelques-uns d'entre eux, après les avoir humectées de salive s'efforçaient d'avalier. Ils introduisaient d'abord le milieu de la baguette dans leur bouche, mais en ayant soin d'en tenir les deux extrémités dans leurs mains. Ils ingurgitaient et avalaient avec effort, semblant réprimer une vive envie de vomir, et leurs yeux s'exorbitaient. Enfin la baguette était logée dans l'estomac. Les deux bouts souples, formant ressort, distendaient la bouche en une effroyable grimace. J'étais ainsi le témoin d'une mortification, grâce à laquelle le jeune guerrier peut faire la preuve de sa force de résistance à la douleur avant d'être admis à entrer dans le sein de sa tribu.

Le village de Sigoyabu était entouré de jardins que j'avais déjà vus du haut de l'avion. L'agencement des jardins de cette tribu papou est bien supérieur à celui des mélanésiens, et il semble que, seule, cette culture intensive de la terre ait rendu possible une population aussi dense. Dans les plants clôturés et soigneusement ordonnés, poussait une grande variété de végétaux utiles. Plusieurs sortes de cannes à sucre, du yam, du taro, des noix de bétel, des papais et d'autres végétaux dont le nom m'est resté inconnu. Je vis des plantes bulbeuses, des légumes grimpants. Mais ce qui était le plus surprenant, c'était le nombre de fleurs décoratives qu'on voyait partout et qui donnait à l'ensemble l'aspect d'un jardin paysan européen.

Chacun de ces villages fortifiés est autonome, ses habitants qui ne dépendent pas du commerce peuvent se nourrir et se défendre à l'intérieur de leur « château-fort ».

#### LA GUERRE CHEZ LES PAPOUS

Lorsque nous quittâmes Sigoyabu, quelques guerriers nous firent escorte. Notre chemin suivait une pente abrupte et traversait un terrain limoneux que de nombreuses sources avaient

transformé en marécage. Nous glissions avec nos chaussures cloutées tout comme les porteurs qui allaient pieds nus.

A un détour du chemin, nous nous heurtâmes soudain à un groupe de guerriers, en grande tenue. Ils avaient badigeonné leur corps avec de la chaux et de la terre rouge. Chacun d'eux était armé d'un arc en bambou et d'un carquois de flèches. Quelques-uns, en petit nombre, portaient des haches de pierre.

Nous observâmes attentivement la vallée qui s'étendait devant nous. A deux cents pas, quelques taches rondes et grises, desquelles montaient des colonnes de fumée, attirèrent notre attention. Il n'y avait plus de doute, nous nous trouvions en présence de villages qui venaient d'être incendiés. Dans les jardins situés en dehors de ces villages, des femmes travaillaient en toute hâte. Par l'intermédiaire de nos « singes », j'essayai de lier conversation. J'appris ainsi, que les guerriers de Ségo-yabu avaient attaqué et incendié les villages voisins. Les femmes de Sigoyabu, elles, étaient venues pour piller les jardins de l'ennemi en fuite, tandis que le groupe des guerriers posté au sommet de la colline, faisait le guet.

Les guerriers nous traitaient amicalement, mais nous étions très inquiets de l'avenir. En effet, venant en droite ligne de chez l'ennemi, nous étions à même de redouter le genre d'accueil qui pouvait nous être réservé dans les villages voisins. Nous ne pensions pas à faire demi-tour, ayant confiance en notre chance, sans laquelle, c'est bien connu, une tuile vous tombe sur la tête à New-York, à Paris ou à Londres.

Nous traversâmes les quelques villages incendiés. Nous pûmes voir comment se comportent les palissades en pareil cas. Le feu avait fait de grandes brèches dans la clôture, par lesquelles les guerriers avaient pénétré. Les entrées et les sorties secrètes, camouflées, étaient demeurées intactes. Mais qu'étaient devenus les habitants de ces cases? Les avait-on fait prisonniers, les avait-on brûlés, ou avaient-ils réussi à fuir? Nous n'en savions rien.

Après plusieurs heures de marche nous entendîmes pousser des cris de guerre et vîmes un groupe de guerriers qui s'approchait de nous en utilisant judicieusement le terrain. Comme nous marchâmes franchement et tranquillement sur eux, ils ne surent quelle attitude prendre. Quelques-uns s'enfuirent, d'autres restèrent sur place, l'arc dans les mains, prêts à tirer. J'allai vers un de ces guerriers à la respiration alourdie par la peur, et qui me regarda fixement durant que je lui tendis un petit couteau à la lame ouverte. Tout de suite, son visage apeuré se transforma, il sourit et poussa un grand cri. Aussitôt les autres guerriers déposèrent leurs armes et s'approchèrent. Il en vint un grand nombre pour contempler les êtres étranges que nous étions à leurs yeux. Les buissons autour de nous s'animent; nous devons être complètement encerclés. Mais maintenant nous n'avons plus rien à craindre. Nous conclûmes un pacte d'amitié en offrant chacun à un vieux guerrier une touffe de nos cheveux.

Se démenant autour de nous, criant, dansant, ils nous accompagnèrent jusqu'au prochain village. Ils me tenaient par la main, essayant tout au moins d'attraper un pan de mon vêtement, me tiraient et me poussaient à toute allure à travers le terrain accidenté, et attiraient mon attention sur chaque pierre, sur le plus petit obstacle. D'autres s'occupaient de la même façon de l'officier, ou devançaient notre marche en poussant de grands cris.

Nous atteignîmes ainsi le village de Gafia situé sur le sommet d'une montagne. Des centaines d'indigènes, femmes et hommes nous attendaient devant les palissades. Ils vinrent à notre rencontre, curieux et serviables. Chacun nous fit un présent : de la canne à sucre, du yam, des grains de maïs... en signe de bienvenue.

Ils nous invitèrent à dresser notre tente dans la vallée, au

bord d'une rivière. C'était dans un enfoncement de terrain entouré de toutes parts de collines boisées. Je crois qu'il n'y avait pas d'endroit dans toute la région qui pût mieux se prêter à une embuscade. Dix guerriers auraient suffi à nous cerner, et nous aurions été livrés à des ennemis invisibles sans pouvoir nous défendre ou même utiliser nos armes.

Mais aucun danger n'existait. Visiblement, les indigènes nous voulaient du bien. N'étions-nous pas les premiers blancs qu'ils rencontraient? De tous les villages voisins, ils accoururent, car la nouvelle de notre arrivée s'était propagée avec la rapidité de l'éclair. Les présents s'amoncelaient au centre de notre camp. Ils apportèrent une telle quantité de bois qu'on aurait pu faire du feu pendant un mois. Les piquets de tente qu'ils nous amenaient, en si grand nombre, auraient suffi à dresser le camp de toute une compagnie et les vivres à nourrir les membres de notre expédition pendant un nombre de semaines imprévisible. Tard dans la nuit, ils se retirèrent. Quant à nous, cet accueil si impétueux et amical nous avait complètement épuisés.

#### LES PRIMITIFS ET LA MÉDECINE

Le lendemain matin, notre camp ressemblait à un poste sanitaire pendant la guerre. Ceci est très caractéristique. Car les hommes primitifs prêtent aux blancs des connaissances médicales très étendues et le pouvoir de guérir. Ces hommes sont désarmés en face des effroyables maladies dont ils sont la proie; et c'est leur seule misère. Tous n'ont qu'un désir : trouver de l'aide et obtenir la guérison.

En examinant les nombreux malades qui vinrent me consulter, je pus constater quelles énormes blessures sont capables de faire ces flèches joliment sculptées. Après que j'eus pansé les premiers malades, ces hommes, mis en confiance, me montrèrent leurs plaies et leurs maux : des ulcères, de monstrueuses déformations provoquées par des maladies tropicales, de nombreux cas de maladies des yeux. Beaucoup d'entre eux avaient un œil atrophié, mais je ne vis pas un cas de cécité complète. Les aveugles se suicident-ils, sont-ils tués par les membres de la tribu?

Pas de maladies de peau, mais les indigènes ont une très mauvaise dentition : gencives enflammées ou purulentes, et des caries.

Presque toutes les peuplades des îles ont d'excellents guérisseurs et savent trouver les plantes médicinales efficaces. Rien de pareil chez ces Papous, qui semblaient ignorer qu'il y a des remèdes dans la nature pour certaines maladies. Il m'était d'autant plus pénible de ne pouvoir mieux les secourir et de devoir renvoyer à leur misère ces hommes qui avaient eu une si grande confiance en moi!

A deux reprises, aux alentours du village que les indigènes appelaient Kufagogo, nous avons failli courir à notre perte. La première fois, nous étions en train de prendre notre repas sous la tente quand nous entendîmes claquer un coup de feu, puis des cris et des appels d'indigènes donnant l'alarme. Nous nous précipitâmes hors de la tente : le policier qui montait la garde avait déchargé son fusil par imprudence sans, par bonheur, qu'aucun des indigènes qui se trouvaient là fût atteint. Mais la détonation les avait effrayés au point qu'ils s'étaient immédiatement armés et préparés à nous attaquer. Nous eûmes beaucoup de difficulté à calmer ces guerriers surexcités.

#### DANGER IMMINENT

La seconde algarade, nous la dûmes à un Européen ignorant des mœurs et de la mentalité des indigènes, ignorance qui, si

souvent, blesse et irrite les « cruels sauvages ». Cela se passa également à Kufagogo. Je rentrai au camp après avoir étudié, pendant une journée entière, l'aménagement de quelques cases indigènes. Devant notre tente, je trouvai l'officier, et un porc fraîchement tué. Le jeune Anglais l'avait acheté contre une hache et l'avait fait abattre par un des porteurs. Je ne m'attendais à rien de bon. Car, je le savais par expérience, un achat fait à un indigène doit se dérouler tout différemment. Quand j'achète un porc je demande d'abord à l'indigène ce qu'il veut que je lui donne en paiement. S'il choisit, par exemple, une hache, je fais attacher le porc à un arbre et je remets à l'homme le prix de l'achat. Au bout de très peu de temps, l'homme revient et réclame son porc. Sans hésiter, j'accède à son désir. Bientôt il revient et m'offre encore une fois le porc. Mais maintenant, au lieu de la hache, il demande quelques couteaux. Ceci peut se reproduire plusieurs fois et, finalement, il se contente d'une poignée de perles de verre; donc, d'une infime partie du prix que je lui offrais tout d'abord. Le marché peut s'étendre ainsi sur plusieurs jours ou semaines.

Cette manière d'agir peut sembler absurde, aux Européens; psychologiquement, elle s'explique pourtant. L'indigène ne pèse pas mentalement le pour et le contre comme nous le faisons, mais il exécute sa pensée. L'en empêche-t-on, il se sent bousculé tout comme un Européen auquel on ne laisse pas le temps de réfléchir lorsqu'il traite une affaire importante et qu'on le place devant un fait accompli. Quand on achète un porc, il faut considérer autre chose encore. Dans beaucoup de tribus le porc passe pour un animal sacré, il ne doit être tué que selon un rite bien déterminé. Chez une peuplade, par exemple, on doit l'étrangler, chez une autre il doit être abattu. Contrevient-on à cette loi, les indigènes croient que le cochon n'entrera pas au ciel. Et que feront au ciel les membres de la tribu sans le porc? Ils ne pourront pas organiser de festins en se passant du rôti sacré. Et que serait le paradis sans festin? Celui qui se rend coupable de ce forfait est gravement puni. Pour toutes ces raisons j'ai toujours fait tuer le porc par son vendeur.

J'étais en train d'examiner le problème avec mon Anglais, lorsque le vendeur réapparut et exigea qu'on lui rendit le cochon appartenant à sa femme. Quand il vit que la bête était morte, il prit peur, et demanda, après un moment, une deuxième hache. L'officier refusa d'emblée. Sans prononcer une parole, l'homme retourna au village et revint peu après en compagnie de sa femme. En voyant le cochon mort, elle se mit à pleurer, à miauler comme un chat. Etat-ce une oraison funèbre pour un cochon? Oui. La femme avait allaité le porc à son sein et elle prit le deuil comme pour un enfant.

Entre-temps, des guerriers étaient arrivés et ils nous surveillaient avec une hostilité non feinte. J'eus conscience du danger qui nous menaçait. Nous étions cernés par les habitants de trois villages.

Le vendeur réclama une seconde fois la deuxième hache. L'officier refusa encore. Je vis un guerrier mettre une flèche à son arc et nous viser. Les visiteurs du village voisin qui se trouvaient sur le trajet de la flèche virent également ce geste et prirent la fuite en hurlant. Prompt, j'arrachai le fusil des mains du policier qui se tenait à mes côtés car si l'indigène tirait sa flèche, seule sa mort instantanée pouvait nous sauver. Le guerrier avait vu que j'épaulais. Il ne savait pas ce qu'est un fusil, mais, par instinct, il devinait qu'un danger le menaçait. Pendant un long moment nous nous fixâmes dans le blanc des yeux, puis, lentement, il abaissa son arc et s'éloigna. Les autres le suivirent et quelques secondes plus tard, tous les indigènes avaient disparu dans le fourré. Pour la première fois depuis notre arrivée, un silence de mort nous entourait.

Après le crépuscule, une totale obscurité tomba sur nous. C'était la nouvelle lune; nous plaçames des sentinelles et rentrâmes sous la tente. Il était inutile de contrôler les policiers car ils savaient comme nous qu'un instant d'inattention pouvait causer notre perte à tous. Soudain, une sentinelle donna l'alarme, nous nous précipitâmes dehors. A la lueur du feu qui brûlait au milieu du camp nous aperçûmes un groupe de guerriers peints et armés jusqu'aux dents. C'étaient les mêmes qui, tout à l'heure, avaient pris la fuite. Grâce à nos « singes », nous connûmes les raisons de cette visite nocturne. Selon l'avis des guerriers, nous avions été gravement offensés. Ils avaient donc décidé de nous aider et, se joignant à nous, voulaient attaquer et incendier le village ennemi.

Une nouvelle situation critique. Décline-t-on une telle proposition, on offense les indigènes bien intentionnés. En acceptant, on s'attire les reproches du gouvernement. Nous commençâmes à parlementer; ces tractations durèrent des heures et des heures, et, finalement, chacun des guerriers reçut une poignée de perles de verre dont il se déclara satisfait. Après quoi ils s'éloignèrent.

Enfin, nous avons le repos. Aussi le lever du soleil, moment que les indigènes affectionnent particulièrement pour attaquer, se passa dans le plus grand calme. Un matin radieux dispersa toutes nos inquiétudes. Peu après réapparut, à notre grande surprise, notre marchand de cochons et sa femme. Mais en quelle tenue était cette dernière! Elle avait le crâne rasé, et le corps complètement badigeonné de limon. Elle portait le deuil d'un parent : le deuil de son petit cochon bien-aimé.

Je suis sûr que l'officier anglais n'achètera plus jamais de cochon à un Papou.

## ENCORE LA GUERRE

Malgré cet incident, les indigènes nous invitèrent le lendemain à venir visiter leur village. Rien n'avait changé, une centaine de curieux nous emboîtaient le pas. Au village ils m'entouraient comme un mur et m'empêchaient ainsi de photographier. Mais je n'étais pas seul à être ennuyé. Comme le village était bien trop petit pour contenir une telle foule de visiteurs, un esprit inventif eut l'idée d'utiliser le toit des cases comme poste d'observation. En un clin d'œil les formes noires y étaient suspendues en grappes. Mais les maisons n'étant pas construites à cet effet menacèrent de s'effondrer. Une violente querelle éclata entre propriétaires et visiteurs. Quelques habitants du village nous prièrent instamment d'abrèger notre visite. Les policiers avaient également remarqué que notre situation s'avérait dangereuse et nous conseillaient de partir au plus vite. Nous décidâmes donc d'interrompre notre visite.

Nous avions l'intention de rejoindre l'avion en faisant un grand détour à travers la plaine. Mais les indigènes qui nous escortaient ne voulaient rien savoir de ce projet. Pourquoi? Après de longs et vains efforts nous réussîmes à savoir que notre chemin passait entre deux villages en état de guerre. Ceci ne nous effraya nullement, mais pour nos guides cette région-là était pleine d'embûches. Ils nous firent donc leurs adieux.

Effectivement, après quelques heures de marche nous vîmes avancer des détachements de guerriers sur les collines environnantes qui étaient fortement occupées. De l'endroit où nous nous trouvions, il était facile d'observer l'un de ces détachements. Les guerriers progressaient en rampant. Dans leurs rangs je pus constater la présence de garçons âgés de huit à dix ans en grande tenue de guerre. Les plumes et les armes qu'ils portaient ne laissaient subsister aucun doute là-dessus, ils savaient déjà se battre. Autre chose encore attira mon attention : quelques guerriers portaient dans le dos des garçons âgés de deux à

trois ans. Ainsi, ils emmenaient leurs enfants à la guerre pour les initier dès leur jeune âge à ce rude métier. Derrière le front un homme battait le tambour. Un groupe de femmes venait ensuite, elles transportaient des armes de réserve et la nourriture. Dès qu'ils nous eurent découverts, ils arrêtèrent leur marche et nous encerclèrent. Mais sans aucune intention belliqueuse. Ces hommes sauvages, il y a quelques instants encore tout à leur ardeur combative, s'étaient transformés en enfants curieux et naïfs. Etonnés, ils contemplaient notre peau blanche et ne pouvaient se rassasier de la toucher des mains, de la caresser. Nous en profitâmes pour examiner très attentivement leurs parures et leur maquillage. Soudain, je m'aperçus que quelques-uns de nos « singes » tremblaient de peur. Il se trouvait que le village dont les « singes » étaient originaires avait pillé précédemment des villages voisins. Les guerriers qui nous entouraient étaient de ces villages et se préparaient aux représailles. Heureusement, nous, les blancs, nous retenions toute leur attention.

Mais nous ne pouvions nous attarder. Le ciel s'obscurcissait et menaçait. Les guerriers tinrent à nous escorter. Après deux heures de marche, ils nous désignèrent un excellent lieu de campement. Ce n'était pas facile d'en trouver un pareil, car cette contrée est dénudée, et pour dresser la tente australienne un arbre, servant de point d'appui, est nécessaire. Ils nous aidèrent même malgré la pluie torrentielle, à monter notre tente. Lorsqu'ils s'assirent autour de notre feu, en grelottant de froid, les plumes dégoûtantes et le maquillage délavé, ils n'avaient pas fière allure ces nobles guerriers!

De là nous atteignîmes sans incident le terrain d'atterrissage. Je pouvais être satisfait du résultat de mon expédition. J'avais réussi à rapporter les preuves de la culture matérielle d'un peuple qui vit encore aujourd'hui à l'âge de pierre, dans un pays où pas un blanc n'avait pénétré avant moi.

Il s'agissait maintenant de prendre congé de ces indigènes dont les mœurs et les coutumes peuvent sembler étranges à des civilisés. Ici, dans les vallées de la Nouvelle-Guinée, aucune évolution n'a changé la vie de ces hommes. Ils ignorent les événements mondiaux qui détruisent ou élèvent des peuples. Le moteur se mit à tourner, s'échauffa, bientôt l'avion roula à toute vitesse. Un incident survint. Je vis un groupe de femmes indigènes, lourdement chargées de yam, traverser le terrain qui était fortement en pente et très étroit. Il eût été impossible de songer à retenir l'appareil dans sa course. Nous nous approchions des femmes à une vitesse vertigineuse. Elles virent l'avion au dernier moment, se dispersèrent en piaillant dans toutes les directions. L'une d'elles, pourtant, se montra hésitante. Elle courut droit devant elle, comme si elle voulait gagner l'avion de vitesse, puis, sans raison, elle revint sur ses pas, refaisant le même chemin en sens inverse, et repartit enfin dans sa toute première direction.

Mais il était trop tard. Nous foncions droit sur elle, le choc paraissait inévitable. Instinctivement, comme la bête sauvage qui se sent traquée, la femme se jeta à terre. L'avion passa par-dessus sa tête, à moins d'un mètre, et s'éleva dans les airs.

Pour nous également cette rencontre aurait pu se terminer mal et, je l'avoue, je suis d'angoisse. Avec admiration, je contemplai le visage impassible du pilote, que je crus voir sourire. Quel sang-froid! Quelques jours plus tard, lui posant adroitement des questions à propos de ce décollage, je me rendis compte qu'il n'avait rien vu de la scène... Il avait regardé droit devant lui et porté toute son attention au moteur.

Nous atterrîmes dans la partie supérieure du fleuve Ramu, puis à Wau, pour arriver enfin à Port-Moresbu à la tombée de la nuit. Les maisons sur politis des Motus, tribu mélanésienne de la côte, se détachaient nettement, dans cette nuit de pleine

lune, de la surface argentée de l'eau. Ne voulant pas perdre ce fantastique paysage, je me penchais hors de la carlingue pour découvrir un champ convenable à ma camera. Soudain, l'avion fut secoué par un coup de vent. Le lourd appareil photographique que je tenais dans mes mains sauta en l'air et pour un peu m'eût fracassé la mâchoire. Le mécanicien, qui ne s'était pas attaché, fut projeté hors de son siège et heurta violemment le plafond de la cabine avec la tête. Il ne dut son salut qu'à la dureté et à la résistance de sa boîte crânienne.

HUGO BERNATZIK.

---

## Faut-il être pessimiste en matière de défense nationale ?

Nos lecteurs se souviendront de ce que, dans notre numéro du 16 novembre dernier, a paru un article du comte Xavier de Grunne intitulé : « Faut-il que le Belge soit pessimiste en matière de défense nationale ? »

Cet article constituait la critique d'une étude relative à la défense nationale, que M. Zwendelaer avait fait paraître dans un journal de la capitale.

Nous avons reçu peu de jours après de M. Zwendelaer un droit de réponse contenant une réfutation des critiques du comte Xavier de Grunne.

Nous reconnaissons que le souci d'impartialité, sinon les prescriptions légales, nous faisait un devoir d'insérer cette réponse. Nous nous en sommes abstenus par égard pour le désir de S. M. le Roi de voir clore les discussions relatives à la défense nationale et parce que nous regrettons d'avoir déjà donné lieu, néanmoins, à cette polémique en publiant l'article du comte Xavier de Grunne. M. Zwendelaer nous fait part aujourd'hui de ce que, guidé par le seul souci du respect de l'autorité royale, il renonce à poursuivre l'insertion de sa réponse.

---

## En quelques lignes...

### Froissart à Chimay

Une de ces commémorations dont le bénéfice va plutôt aux organisateurs qu'au « statufié ». Car enfin, le Froissart chanoine de Chimay n'appartient guère à l'histoire. Mais il y avait, depuis des années, sur une place qui s'appelle glorieusement la place du Faubourg, une statue qui n'attendait plus que l'orphéon municipal et le discours du maieur ceinturé de l'écharpe tricolore. Sans compter que Froissart souffrait, dans l'esprit de ses pseudo-concitoyens, d'une inauguration « rentrée ». On a rappelé l'aventure de ces littérateurs pleins de zèle qui, partis de la capitale avec une palme en fer forgé et les feuillets d'un laïus bien senti, échouèrent dans des cabarets de rencontre avant d'avoir atteint le fin fond de la botte du Hainaut.

Donc, sous les auspices de l'Académie et avec le concours des

sociétés locales, Froissart a vécu, par un dimanche de juillet, les joies posthumes de la célébration officielle. Les Chimaciens ne se tenaient plus d'aise. On est toujours le grand homme de quelqu'un. Et nous connaissons au moins une noble douairière du Faubourg pour qui le chroniqueur du XV<sup>e</sup> est le plus célèbre écrivain du moyen âge.

En réalité, les *Chroniques* de Froissart nous révèlent surtout un témoin fort curieux de la chevalerie qui meurt. Grand voyageur devant l'Éternel, Froissart a traîné son écritoire sur toutes les routes de l'Europe occidentale. Il ne se connaissait pas de patrie. Mais il avait le culte des cortèges pittoresques, des armures étincelantes, des tabarts de soie et des processions carillonnantes. Son style est direct et il a de l'éclat. Tandis qu'un Philippe de Commines se préoccupe déjà de l'explication des faits et de la psychologie du Prince, Froissart réserve toute son attention au spectacle, au décor. On a dit de lui qu'il était l'ancêtre de nos reporters. Epidermique et papillotant, indiscret et léger, fêru de l'actualité et du « papier » sensationnel, le chanoine que révère Chimay a dû voir d'un œil narquois cette cérémonie trop grave où des académiciens en gibus donnaient la réplique au maieur.

### Berlioz le romantique

Pour dire les mérites du musicien de la *Damnation de Faust*, on a arraché M. Edouard Herriot à ses tracas de radical-socialiste national. M. Herriot, depuis qu'il a commis un *Beethoven*, fait figure de musicographe. Il a célébré surtout le Berlioz romantique. Non sans raison.

A qui veut toucher le fond de l'exaltation sentimentale née de Jean-Jacques et du *René* de Chateaubriand, on conseillerait volontiers de lire la correspondance amoureuse de Berlioz. Ce ne sont que rugissements, vociférations, tonnerres et désespoirs. A côté de cette littérature, qui s'écrit avec le sang, comme Hugo paraît bénin et Musset chlorotique !

C'est que nous avons opéré, dans l'Ecole romantique, un triage indiscret. Supprimant des anthologies tous les Enfants-Perdus, à peine laissons-nous survivre un Petrus Borel, un Aloïsius Bertrand. Les vrais romantiques, ce sont eux. Et non pas un Pair de France qui songe à une ambassade et flagorne les ministres du jour. Berlioz mérite de rester, dans la littérature, comme un moment de la sentimentalité française. Et certes, elle avait, cette sentimentalité, toutes les outrances. On ne songe pas un instant à la défendre ici. Mais pour s'expliquer le succès de la réaction classique des années 1842-1843, pour comprendre la signification de la *Lucrece* de Ponsard, il faut savoir jusqu'où le système des larmes et des poitrines creuses avait pu conduire les épigones de nos grands lyriques. Berlioz, âme passionnée et musicien de génie, essaya, en toute sincérité, de faire passer dans sa vie les leçons d'un romantisme littéraire. Cela nous a valu quelques-unes des tempêtes les plus monstrueuses qui se soient déchaînées sous un crâne.

Mais il est heureux que le génie musical ait seul prévalu dans cette *Damnation de Faust* qui s'égale, par endroits, aux plus belles pages de Goethe.

### Tour de France cycliste

Il est revenu, fidèle au rendez-vous annuel, avec les dernières fraises et les promesses de vacances. Les chroniqueurs sportifs, dans les salles de rédaction, sont rois. Car la Page du Tour éclipse sans douleur les commentaires politiques et les informations sur le marché de la rente. Vers les 5 heures, les rotatives vomissent l'« édition spéciale ». Toute la Belgique se sent un

peu moins diminuée parce qu'un coureur flamand a montré sa roue arrière à l'équipe de France, aux Italiens, aux Allemands, aux Espagnols.

On dit beaucoup de mal de l'époque où nous sommes. On lui reproche son goût immodéré de l'effort musculaire. Ceux qui ont des lettres rappellent que l'Empire romain mourut d'une indigestion de jeux du cirque, et ils citent avec complaisance le *panem et circenses* qui sonnerait, s'il faut les en croire, le glas d'une civilisation. Ne soyons pas si pessimistes.

En vérité, le Tour de France cycliste enthousiasme les foules parce qu'il correspond exactement à quelques-uns des sentiments les plus populaires. Et, tout d'abord, le goût du changement, la passion du jeu. Dans ce film en vingt-quatre épisodes qui prend pour écran les routes poussiéreuses de la plaine et de la montagne, chaque matin apporte de nouveaux espoirs et chaque soir des joies ou des déceptions nouvelles. Le fameux « maillot jaune », qu'endosse le leader, symbolise à merveille cette quête anxieuse. D'autre part, un patriotisme puéril mais touchant divise jusqu'à la rivalité la plus franche les foules sportives. Nous savons bien que l'honneur de la Belgique n'a rien à voir dans une ronde à bicyclette. N'importe! La victoire de l'un des nôtres chatouille agréablement notre amour-propre. Et l'on peut dire que Flamands et Wallons ne se sentent jamais plus fraternellement unis qu'à l'annonce d'une arrivée « belge » sur la piste de Belfort ou sur la Promenade des Anglais. Enfin, il y a le côté littéraire de cette gigantesque entreprise publicitaire. Les quotidiens les mieux rentés mobilisent tout un bataillon de reporters. C'est à qui torchera le communiqué le plus spirituel. L'an dernier, Tristan Bernard perdit, devant le micro, sa réputation d'humoriste. Cette année, Titayna publie ses impressions du haut d'un avion spécial. Et il ne faudrait pas oublier que Montherlant a écrit quelques-unes de ses plus belles pages dans le stade olympique, et que Paul Morand se révéla à l'occasion d'un conte-reportage sur les Six-Jours.

#### Cité Ardente

Les Liégeois tiennent mordicus à leur défaut le plus apparent : très fiers d'être considérés comme les cerveaux brûlés de la Belgique, terre du bon sens, des opinions moyennes et de la poire qu'on coupe en deux.

Lorsqu'il fut question de la Joyeuse-Entrée du jeune couple royal dans la bonne ville du Perron, les Liégeois songèrent donc, en tout premier lieu, à leur réputation wallonne. L'accueil serait délirant, ou il n'y aurait pas d'accueil. Or, c'est à ce moment que filtrèrent, dans la presse, des confidences et indiscretions sur les rigueurs du protocole et les précautions de police. Allait-on voir le peuple d'Outre-Meuse contenu, loin de ses Souverains, par des barrières Nadar et des rangées de baïonnettes? Gardiens des franchises et des traditions communales, les édiles tinrent, à la Violette, une sorte de conseil de guerre. Les bruits les plus contradictoires circulaient. Jusqu'à la veille du grand jour, les fronts se montraient rembrunis.

Se leva l'aube du 8 juillet. Les Liégeois, en s'éveillant, constatèrent que le voisin avait mis le grand pavois et qu'un soleil du meilleur augure faisait la nique aux consignes officielles. On avait parlé de l'abstention des enfants royaux. Et voici que s'annonçait le Prince de Liège! Le Prince de Liège tette encore son pouce. Mais que cette Altesse en robe de dentelle ait consenti à se laisser admirer du haut du balcon de l'hôtel de ville, les bouquetières de la place Verte en avaient la larme à l'œil. Or chacun sait que l'opinion liégeoise est faite de l'opinion des bouquetières et de ces dames de la Halle.

Alors cette Joyeuse-Entrée fut la plus joyeuse au soleil. Tout

le monde est content. Le chef du protocole, parce qu'on ne lui jette plus des pommes cuites. Les bouquetières, parce qu'une d'entre elles a « araisonné » les Princes en wallon. Le Roi et la Reine eux-mêmes, parce qu'ils aiment la jeunesse et la joie. Le bourgmestre, parce que son discours ressemblait assez aux remontrances qui furent de tradition dans nos provinces, sous la domination étrangère. Et les Liégeois surtout sont aux anges. Parce que, farauds et gouailleurs, ils continueront de poser aux Tartarins de la Belgique. C'est très bien ainsi. Il convient qu'Anvers ait les cortèges les plus somptueux, Liège les ovations les plus chaleureuses. La paix du ménage Belgique est à ce prix, au prix de quelques concessions à l'usage et au caractère d'un chacun. Le chef du protocole est un fin psychologue. On parlera longtemps, sous les arbres de la place Verte, de « noss binamé p'tit Prince », qui a les cheveux tout « crollés », comme un Jésus...

#### Le culte marial en Belgique

Il est consolant de remarquer combien le culte marial est étendu en Belgique. Que de Notre-Dame et de sanctuaires dans nos villes et nos campagnes! Que de pèlerinages fervents et de processions pittoresques chantent et glorifient le nom de Marie à travers le pays!

Nous avons aussi ce « Jeu de Notre-Dame » qui se joue, tous les cinq ans, aux portes mêmes de Bruxelles, dans cette petite ville de Hal où la célèbre Vierge noire est vénérée. Le *Mariaspel* a été appelé le « Vlaamsche Oberammergau », et de fait, notre théâtre des mystères mérite une renommée aussi grande que celui qui fit la réputation mondiale d'une petite ville allemande.

On a fêté cette année le vingt-cinquième anniversaire de ce beau jeu de Notre-Dame dont la première exécution date de 1910. Ce fut l'abbé Walgrave qui en eut l'idée. Nouveau Guido Gezelle, il faisait en flamand des vers admirables et c'est ainsi qu'il songea à écrire une sorte de poème épique en l'honneur de la Vierge. Pour le mettre en scène, il s'inspira à merveille du théâtre antique. Ce fut, non une pièce bonne à jouer par un cercle plus ou moins artistique, mais une conception magistrale et une réalisation magnifique.

On sait combien le peuple hallois est musicien. M. Alphonse Moortgat, ancien maître de chapelle, composa pour le « Jeu de Notre-Dame » une musique vraiment belle et les chœurs furent entraînés par M. Deboes, le maître de chapelle actuel.

Six cents exécutants participent aujourd'hui à ce jeu pieux qui atteint, par moment, aux plus hauts sommets de l'art et allie à la naïveté de certaines images le goût le plus délicat, le symbolisme le plus touchant.

Même ceux qui n'entendent pas suffisamment le flamand peuvent suivre, dans l'excellente traduction française de J. Possoz, le déroulement parlé et chanté du Mystère et en goûter les réelles beautés.

#### Les beautés du Mystère

Le Jeu de Notre-Dame dure quatre heures. Mais l'action est soutenue pas des formes scéniques diverses qui sollicitent sans cesse l'émotion et l'intérêt du spectateur. Celui-ci participe au mystère, entraîné par le cœur du peuple chrétien qui se tient au bas de la scène et exprime les sentiments de tous.

Dès le prologue, on entre dans le jeu. C'est le peuple, c'est nous avec les misères, les vœux, les détresses de notre condition terrestre qui sommes là, appelant quelqu'un, désirant quelque chose. Et la multitude des anges se place à l'avant-scène pour nous conduire d'un tableau à l'autre, du mystère joyeux au

mystère douloureux, de la peine au triomphe, de l'ombre à la lumière. Ils sont vêtus de longues robes de satin aux teintes douces, des diadèmes encerclent leurs cheveux. Ils chantent, et si bien, que l'on réalise tout à coup ce que sont les voix célestes. A la plainte du peuple, ils répondent par la touchante histoire de la Vierge. D'image en image, nous comprendrons comment nous est venu l'espoir. « *C'est une femme, c'est une mère.* » Et déjà l'humanité sent que l'on vient vers elle, qu'on la prend en pitié, qu'une vie qui s'est voulue pareille à la nôtre va nous racheter. L'enfant naît et la petite fille qu'Anne et Joachim conduisent au temple a, pour se retourner une dernière fois sur ses parents, un regard où passent les douleurs de toutes les séparations dont nous avons souffert.

Saint Luc raconte l'Annonciation, cependant que le rideau s'ouvre sur cette scène émouvante et naïve que les peintres, à l'envi, ont fixée. Marie, durant trois mois, s'en va servir, humblement, Elisabeth, dira le coryphée. Humble servante devant laquelle les bergers viendront s'agenouiller. Un petit Jésus vivant joue avec ses pieds roses. Et dans l'étable qu'une lumière céleste inonde on entend des voix musicales des anges. Un cantique de Noël, imité d'un vieux Noël flamand du XVII<sup>e</sup> siècle ajoute un charme archaïque au tableau et la voix qui l'entonne est d'une surprenante souplesse.

L'allégresse du peuple éclate tout à coup dans l'*Adeste*. De toutes façons, la confiance par Dieu sera couronnée. Anne le dit au vieillard Siméon et quand il tiendra dans ses bras le Sauveur qu'il a désiré, son âme exultera.

*Le glaive que la main du Dieu très bon dirige  
S'il blesse, donne vie et secours.*

Des parents qui s'affligent, un adolescent parmi les docteurs, des savants qui discourent et qui s'étonnent : le Jésus aux blonds cheveux s'aurole de clarté et le chœur des anges célèbre cette splendeur de la lumière dont nous ne savons pas assez qu'elle nous est venue d'un enfant.

Et c'est une glorification merveilleuse :

*Les champs du ciel  
Que ta lumière inonde  
De sa splendeur  
Aucune bouche ne dira  
Aucune plume n'écrira  
Seul le cœur aimant comprend.*

Toute la vie et sa lumière et sa musique et sa beauté prend un sens dans l'amour. Il est là qui éclaire ces trois êtres penchés sur leur travail et unis par une tendresse merveilleuse, dans l'humble maison de Nazareth. Il leur est soumis et c'est pourquoi Marie enjoindra aux serviteurs de faire ce qu'il dira. Au banquet admirable coule un vin plus doux qu'un pur rayon de miel.

#### Mystères douloureux et glorieux

Les deux anges coryphées parlent tour à tour. La rudesse de la langue flamande donne à la scène où Marie accepte que Jésus souffre jusqu'à la mort une âpreté impressionnante. Le drame se déroule sans grandiloquence, dans une noble simplicité. Des silences émouvants alternent avec les sonneries des buccins et du cor. Les anges chantent alors le courage maternel. Le rideau s'ouvre : une *Mater dolorosa*, avec son Fils mort et saignant entre les bras et autour d'elle les consolations sans prix de l'amitié, est là, humaine entre toutes et si touchante ! La lutte est terminée. Pour chanter la paix du doux sommeil, les anges et la musique ont des accents ineffables.

Le jour naissant monte et bientôt, comme des fleurs au soleil les cœurs s'ouvriront aux accents triomphants de l'*Alleluia*. Le chœur du peuple entonne une chanson de Pâques, imitée d'un vieux chant du XVII<sup>e</sup> siècle et qui est admirable. Mais les anges rentrent par les portes latérales et l'on entend à nouveau le récitatif des coryphées qu'interrompt le chœur du peuple pressé de crier son allégresse. A Marie et aux Apôtres l'ascension est annoncée et à ce tableau succède celui de la descente du Saint-Esprit. Les coryphées, de nouveau, diront avec des mots profondément doux et compatissants les soupirs de la Mère pressée de s'endormir et de rejoindre son fils aux cieux ! Ils diront aussi combien l'amitié des Apôtres et des saintes femmes aident la Vierge à tromper son attente. Avant de s'en aller, elle les veut tous autour d'elle et les anges vont dans les pays lointains avertir les absents. Thomas seul arrive trop tard, et quand il demandera à revoir en son tombeau la mère bien-aimée, il ne trouvera, à l'endroit du corps, que des roses, symbole de la joie triomphante.

Le dernier tableau qui représente le couronnement de Marie au ciel est une véritable apothéose : c'est une harmonie de couleurs, de musique et de gestes tendus. Le chœur des anges soutenu par les instruments lance un chant vainqueur. Le sens du mystère chrétien apparaît dans toute sa grandeur impressionnante et dans toute sa poésie.

#### Le « Mariaspel » et l'art

A notre sentiment, le *Mariaspel* dépasse de beaucoup, en grandeur et en goût, certains mystères joués au Moyen âge. A aucun moment on n'y découvre de pesantes naïvetés. Les costumes sont choisis avec un goût parfait des couleurs et des lignes. Une mise en scène discrètement moderne fait fort heureusement ressortir la somptuosité et le sens des tableaux.

Le jeu des acteurs est parfait. Le personnage de Marie s'en tient à la sobriété, à la douceur du rôle. L'enfant qui joue Jésus adolescent, lui aussi, parvient à réaliser tous ses effets par le maximum de simplicité. Parmi les trente-trois anges du chœur, il est de nombreux prix de Conservatoire et c'est une joie que de rencontrer, en une seule occasion, tant de chanteurs et de chanteuses de talent.

---

**Comme de coutume, à l'occasion des Fêtes Nationales et de la Kermesse de Bruxelles, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.**

---

#### ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

---

## LE SCEAU DE LA SAINTETÉ (1)

## La sainteté attachée à l'institution de l'Eglise comme telle

En notre article précédent nous montrions Dieu lui-même se manifestant en la personne et en toute l'action des « grands saints », et que ces saints sont l'œuvre de l'Eglise plus encore que d'eux-mêmes : plus précisément, ils sont des signes vivants de Dieu, qui reproduit en eux les traits de Jésus-Christ, en qui Dieu s'est révélé, et c'est dans et par l'Eglise qu'ils reçoivent de reproduire Jésus-Christ. Pour qui serait capable de saisir complètement les rapports réels des choses, la preuve serait achevée que l'Eglise est l'instrument voulu, béni, sanctionné visiblement par Dieu.

Des objections subsistent cependant : où et quand voit-on ces « grands saints », futurs béatifiés ou canonisés? Ils sont si rares! Ce n'est pourtant pas l'exception qui peut être le signe divin, le motif de crédibilité pour tous, qui peut fournir à chacun, normalement, ses « raisons personnelles de croire ». Ce doit être le spectacle d'ensemble. Et ici surgit l'objection : de la médiocrité des catholiques, voire des prêtres, des prélats, et toutes les difficultés se dressent, qui hérissent de questions douloureuses l'histoire de l'Eglise, et le panorama qu'elle offre de nos jours.

L'esprit moderne oppose une fin de non-recevoir. Les « grands saints » représentent des rencontres heureuses, splendides, — et il s'obstine à ne voir en eux qu'une conjonction heureuse d'idéal et de qualités naturelles; mais l'Eglise, comme telle, est inadmissible : elle vincule l'activité humaine, en l'effort de l'intelligence et en tout l'élan, en tout le libre jeu des facultés. Les prétentions qu'elle élève sur la conduite de l'esprit et du vouloir constituent une immoralité foncière : il est en dessous de l'homme de soumettre à autrui l'intelligence et le vouloir, puissances essentiellement autonomes.

### Les fins de non-recevoir modernes Question préalable

#### PRÉTENTIONS

D'ailleurs, pour juger de ce qui est la loi de l'humanité, ce n'est pas de quelques cas particuliers, de quelques rencontres extraordinaires qu'on peut s'inspirer, c'est du résultat d'ensemble. On a parlé à suffisance des services rendus par l'Eglise, autrefois... Soit! Les peuples, alors, étaient encore enfants, et sans l'Eglise l'histoire de l'humanité eût été peut-être pire encore qu'elle ne fut. Mais enfin, fut-elle donc si belle et si heureuse aux siècles de foi? Toute la charité inspirée par l'Eglise n'empêcha pas les hommes de souffrir atrocement, des siècles durant, et à quoi menèrent donc les quatorze ou quinze siècles où la foi catholique régenta les esprits, sinon aux décadences politiques et sociales, aux abandons de la voie du progrès?

De nos jours, l'humanité n'est plus dans l'enfance. Elle a grandi suffisamment pour être émancipée! Les services de l'Eglise n'ont plus de raison d'être. Ils se font mieux par les institutions

publiques : écoles, hospices d'Etat ou de commune, infirmières laïques, institutions de bienfaisance officielle; il faut que la justice intégrale prenne la place de la charité. Il est temps que l'effort humain puisse se déployer sans les entraves que l'autorité, en vertu de dogmes incompréhensibles, d'une tradition héritée de siècles de crédulité, prétend lui mettre. La foi en l'homme réalisera ce que n'a pu faire la foi en Dieu. Les « saints laïques » remplaceront avantageusement les « saints » du catholicisme.

Car enfin, qu'est-ce donc que cette soumission, prétendument envers Dieu et qui s'exerce visiblement par rapport à des hommes, sous prétexte qu'ils seraient investis de l'autorité divine? Il est bien plus important, nécessaire de nécessité unique, d'être soumis à sa conscience et de faire son devoir, tel que la conscience l'intime. C'est l'immoralité même que de soumettre cette conscience à autrui. On aliène ainsi l'inaliénable responsabilité personnelle. On avilit la dignité humaine. De revendiquer l'autonomie absolue de l'esprit et de l'exercer, par le libre examen et la libre pensée, c'est un droit, c'est un devoir. Non, les « saints laïques » sont les seuls qui méritent une estime sans réserve.

#### ILLUSIONS ET DÉCEPTIONS

Et nos modernes de se prévaloir des parfaites honnêtes gens qu'on rencontre de par le monde! Et d'ériger en principes leurs systèmes : libéralisme, socialisme, communisme. Comme si la parfaite honnêteté, non pas seulement « selon le monde », mais selon la dignité humaine, était un résultat d'ensemble et non pas une rencontre plutôt rare. Comme si le libre examen, la libre pensée étaient bien capables d'éclairer pleinement et absolument la conscience, en la fortifiant contre les illusions et les fallacieuses lueurs qui, ne venant pas d'elle, mais des convoitises, viennent pourtant à pénétrer en elle, l'obnubilant, l'enténébrant, faisant gauchir la rectitude de ses jugements. En effet, comme résultat d'ensemble, qu'a donc su produire la belle confiance aprioriste décrétée par les Jean-Jacques Rousseau et autres idéologues, précurseurs, formulateurs et exécuteurs des « immortels » principes de 89? Maintenant que l'illusion du libéralisme est dévoilée, maintenant que les lézardes de l'édifice moderne, disons plutôt les effondrements, ont mis à nu l'absence de fondements solides, voire réels, et que l'esprit humain comprend qu'il a été trop court dans ses vues et ses jugements, maintenant que la lumière a dû lui venir de la brutalité des faits, parce qu'il a méprisé les principes et les avertissements qui lui venaient de la tradition du Christ, — sur les incapacités, les faiblesses et les perversions humaines, — l'esprit moderne reconnaîtra-t-il enfin que l'homme ne trouve pas en soi, adéquatement, la lumière et la force qui lui sont nécessaires pour mener à bien, complètement, pleinement, la tâche de l'humanité, son progrès et sa perfection dès ce bas monde?

#### RÉCRIMINATIONS ET IRRÉLIGION

Non pas! S'il est prouvé maintenant que l'individualisme est une aberration, eh bien, c'est donc le socialisme, au sens étymologique du mot, qui, sous une forme ou sous une autre, possède les secrets de la vraie vie : ce sera le socialisme économique, celui de Marx ou un autre, et ce sera le communisme, ou quelque autre forme de collectivisme humain, qui, redressant l'erreur libérale, mènera l'humanité. Il ne faut pas que ce soit la croyance au Dieu invisible, ni l'obéissance à l'Eglise, comme aux « siècles de foi ». Ces siècles de croyance ne nous ont légué qu'un héritage par trop triste!

Ils nous ont légué des prémonitions, des préceptes, dont l'humanité n'a que faire! La chasteté que veut l'Eglise, est-elle autre

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 5 juillet.

chose qu'une peur, pour ainsi dire malade et superstitieuse d'on ne sait quelle souillure physique? C'est à la science et à la raison de régler ces affaires-là. La prière n'est qu'un moyen de pallier l'attente et d'endormir les énergies, celles de la révolte au besoin. La charité n'est qu'une ressource précaire et illusoire, bonne pour des cas particuliers de bon vouloir. Peut-on laisser les masses à la merci du bon vouloir de ceux qui détiennent richesse et puissance? A ce compte on attendra longtemps avant que les biens de ce monde fassent retour à la communauté, selon les règles de la plus élémentaire justice. Et qu'on ne vienne pas dire que le socialisme, le communisme n'ont pas encore produit grand'chose : depuis combien d'années sont-ils au travail, ont-ils en mains les moyens d'agir quelque peu? Et l'Eglise, au long des siècles, qu'a-t-elle donc su faire? Elle n'a su qu'élever des abris précaires, misérables, pour quelques-uns. Elle n'a su faire supprimer ni l'esclavage, ni les guerres, ni les divisions des peuples, ni les haines : tout cela sera l'œuvre de l'humanité consciente d'elle-même et décidée à obtenir, par la mise en valeur rationnelle et scientifique des ses énergies, l'organisation nécessaire pour la justice et le progrès universels. « On ne demande pas à Dieu ce qu'on peut obtenir ou faire mieux et plus sûrement par soi... », etc. (1).

Nous pourrions continuer encore sur ce thème. Et il y a quelque vingt, ou plutôt quelque trente ans, nos libre penseurs capitalistes n'auraient pas manqué d'entonner le couplet suivant : « Il n'y a guère qu'un siècle et demi que l'humanité a pu décidément se mettre à l'œuvre sans entraves. Déjà les résultats sont prometteurs : production plus abondante, bien-être généralisé, adoucissement des mœurs, existence plus gaie, plus d'espace, plus de villégiatures, etc. » Bref, c'est le Progrès! Aussi les nations modernes se détournent-elles de la religion au fur et à mesure qu'elles sont plus éclairées : France, Allemagne, Etats-Unis, Mexique... toutes, l'une après l'autre, ont choisi leur voie. La religion de l'humanité a remplacé celle de Dieu, (on reconnaît l'attitude qui était déjà celle d'Auguste Comte). Sous une forme ou sous une autre : idéaliste, positiviste, immanentiste, ceux qui déclarent l'esprit moderne irréductible à la religion souscriraient à la formule de Renan : « Dieu est la catégorie de l'idéal », et ils déclarent péremptoirement : « Toutes les religions ne sont autre chose qu'une traduction plus ou moins heureuse de l'idéal que se font les hommes. » Fiers du développement de la grande industrie et de la splendeur des villes, constatant que le « monde instruit » et le monde ouvrier ont délaissé la religion, ils regardent de haut les populations restées croyantes et considèrent comme chose certaine que la religion est au niveau des peuples qui en sont encore au stade rustique.

#### DÉCHÉANCES

Comme si de s'occuper de machines, d'électricité ou de vapeur, de turbines et de courroies était de nature à développer en l'homme la puissance d'atteindre la vérité intellectuelle et morale, de développer la justesse de jugement en ces domaines, qui sont les domaines proprement humains! Comme si l'atmosphère méphitique et la promiscuité de l'usine, en mettant l'homme qui y passe presque toute son existence, dans des conditions inhumaines, ne devait pas aboutir à le matérialiser, à le rendre quasi incapable de goûter, et donc de chercher, les espérances et la possession de réalités surnaturelles!

En ce moment, pour aucun des pays que nous venons de citer, pour leurs lumières, leur rationalisme ou leur athéisme, il n'est

(1) Ceux qui ont lu SÉAILLES, *Les Affirmations de la conscience moderne*, reconnaîtront les thèmes qui y sont développés. Nous n'avons rien voulu ratténuer.

plus possible de parler de progrès réellement humain, de perfection dans l'existence et l'activité proprement humaine, c'est-à-dire morale. Il n'y a d'autre progrès constatable que celui de l'irréligion, avec, dans la plupart d'entre eux, tout un cortège d'immoralités, de cruautés, d'atrocités, de ruines, même matérielles. Taine, jugeant ce qui fut le rôle de la religion à travers les siècles, et de ce qu'amena « l'émancipation de la pensée » au XVIII<sup>e</sup> siècle, parlait d'une grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus des bassesses et des ignominies : vie rampante, horizons bornés... « du moment que ces ailes défont ou qu'on les casse, les mœurs privées et publiques se dégradent ».

Comment se fait-il donc que du moment que l'homme prend conscience de soi et ne veut plus s'appuyer que sur soi, il déchoie plus bas que l'homme? Il n'aurait donc pas réellement, en soi, — pas plus collectivement qu'individuellement, — la lumière et la force adéquates, le fondement dernier et réel de sa destinée, l'élan créateur de son évolution vers le plus-être? Qu'est-ce que ceci révèle?

#### L'EFFORT DÉCEVANT ET LA RUINE DU LIBÉRALISME AU COMMUNISME

Après les premières convulsions, caractéristiques de toute révolte de l'homme contre l'autorité, l'effort reprend, plus ou moins pénible, vers l'équilibre moral et social. Mais, en dehors du christianisme, que voyons-nous? Nous avons dû constater que l'optimisme naïf de la libre pensée régnant dans le système du libéralisme, au nom de la dignité humaine, n'a su engendrer que l'exploitation du faible par le puissant, l'asservissement de tous à la poursuite de la jouissance; qu'il a abouti, si l'on peut dire, à matérialiser les hommes, faisant d'eux les esclaves de la machine, les mettant à la merci des fluctuations financières, réservant à une petite minorité le bénéfice du Progrès. Bref, la libre pensée aboutit à ce que l'homme se fasse centre, oubliant les autres, ses frères?

Mais voici que, protestant violemment, socialisme et communisme, nationalisme et internationalisme, érigent en dogme le primat communautaire : le bien de tous. Et voulant servir cet idéal, universel selon eux, ils asservissent toutes les valeurs intellectuelles et morales à la poursuite des jouissances matérielles, procèdent à la mise en coupe réglée de toutes les ressources vitales au profit d'une organisation qui est effectivement sans âme. C'est l'idéal humain retourné, le devoir prostitué, l'élan vers toute vérité et tout bien, honni, suspecté, maudit, anéanti : n'est-ce pas ce que montre la Société des Sans-Dieu? Sous prétexte de possession et de distribution des biens tangibles, c'est l'irréalité parfaite installée au cœur de l'homme, par la destruction et l'abolition de tout ce qui est spécifiquement humain : l'homme au service de la bête.

C'est ainsi que libéralisme, communisme édifient des cités qui, pour un moment, peuvent sembler superbes, vues du dehors, mais qui, au-dedans, à l'intime de ceux qui les peuplent, deviennent des cités d'orgueil et de haine.

En dépit de la part de vérité qu'ils peuvent contenir, les systèmes issus de la libre pensée aboutissent donc tous à l'erreur absolue.

Le libéralisme, qui fait appel à la noblesse et à la force de la responsabilité et de la personnalité, conduit à méconnaître la responsabilité vis-à-vis d'autrui et abaisse l'homme en le rendant esclave de son appétit de jouissance individuelle, dont il prétendra ne devoir rendre compte à personne, et ne rendra compte qu'à lui-même! Le socialisme et le communisme, qui proclament bien haut la responsabilité vis-à-vis de l'ensemble

de la collectivité, méconnaissant le rôle, la dignité et la force de la responsabilité personnelle, créent des âmes de tyrans et d'esclaves, et tarissent à sa source même la vitalité de la société humaine. Car cette source est, au fond, le bon vouloir mutuel, poussé jusqu'au dévouement aimé. Idole du moi, idole de la collectivité. Idoles, car elles sont destructrices de la moralité et du bien.

Les faits le montrent. Du moment que l'homme érige en divinité, en Bien absolu, soit son individualité, soit l'humanité entière, il s'oriente vers l'erreur totale que nous venons de mettre en lumière. En un orgueil cruel et insensé, surhomme ou dictateur, il brisera les autres hommes. Il bâtira une cité qui sera superbe peut-être, vue du dehors, mais qui au dedans, sera vide d'âmes, vide de bonté, parce que vide du Dieu vrai. Cité de l'orgueil, cité des « sans Dieu », bâtie sur l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu — comme écrivait saint Augustin — comparable aux gigantesques constructions d'Assur ou de Babylone, elle offrira, à nouveau la terrible leçon des éternelles vérités bibliques. Pour avoir prétendu s'élever jusqu'au ciel, c'est-à-dire être de l'ordre du divin, elle ressemblera à Babel, et, comme Babel, il suffira pour la détruire que Dieu la livre à elle-même. Ce sera bientôt la confusion des langues, ce qui signifie : mésentente, discorde, haines. La cité se détruira d'elle-même, comme il advient de quiconque se sépare de Dieu.

#### EXIGENCES LÉGITIMES VÉRITÉ DANS LA FOI ET DANS LA VIE

Avant de pousser plus loin, proclamons ce que nous, catholiques, nous reconnaissons de fondé dans les exigences de l'esprit moderne.

La *dignité humaine* est faite de *responsabilité personnelle*, de liberté, d'énergie, mais elle est aussi faite de noblesse et de générosité. La vraie vie comporte le souci du bien d'autrui en même temps que de l'excellence propre, et que cette excellence soit placée, non pas en des honneurs vains ou une réputation accordée du dehors, mais dans le mérite intime d'un cœur et d'une âme ordonnés au Bien. Le Vrai, le Bien absolu, se propose à l'homme, l'attire, afin d'entrer en lui. L'homme est si noble et si grand par l'esprit, que l'Absolu lui est, jusqu'à un certain point, immanent, en même temps qu'il reste transcendant. Et donc, nulle religion ne saurait être vraie, qui méconnaîtrait cette présence, en lui, de l'Absolu, et qui, sous prétexte d'humilier l'orgueil, prétendrait enlever à l'homme la conscience de sa grandeur, de son inaliénable responsabilité, ou mettrait des limites à sa générosité, des entraves à son activité, des bornes à sa générosité, à son amour du Bien.

Une chasteté — conjugale ou parfaite — qui ne serait qu'une peur ne mériterait pas l'estime; une charité qui n'impliquerait pas la justice intégrale et sociale ne serait qu'un trompe-l'œil odieux; enfin une obéissance à l'autorité constituée qui chercherait à substituer la conscience d'autrui à la conscience personnelle, une renonciation ou un déplacement de la responsabilité, constituerait une dégradation de la nature humaine et donc une perversion de la religion. Car si Dieu est l'Absolu du Bien souverain, l'homme est fait pour servir Dieu en esprit et vérité. Un catholicisme qui présenterait les traits que nous venons de stigmatiser ne serait qu'une contrefaçon révoltante, d'autant plus révoltante que la vérité contrefaite est plus haute et plus bienfaisante et qu'elle s'adresse davantage à l'homme tout entier.

Hélas! le catholicisme de façade, masque trompeur, dissimulant à ceux qui cherchent Dieu le vrai visage de l'Eglise, son témoin, contrariant et paralysant les efforts des dignes enfants du catholicisme — les saints et ceux qui leur ressemblent — n'est

pas un mythe. Si l'Eglise n'a pas pu agir plus puissamment pour le bonheur de l'humanité, c'est que trop de rois et de peuples se sont contentés d'une foi sans œuvres et d'apparences de vertus chrétiennes : ni Dieu, ni l'homme ne peuvent s'en contenter. « La foi sans œuvres est une foi morte et ne vaut rien pour le salut de l'humanité », déclare énergiquement l'épître de Jacques.

Qui, pourtant, nous prouvera que vraiment les protestations de la libre pensée n'atteignent qu'un catholicisme défiguré, que les mutilations humaines d'une splendeur qui devait être tout ensemble humaine et divine, comme en Jésus-Christ? Qui donc, sinon l'Eglise elle-même, non pas seulement par ses principes, mais par ses œuvres : ce qui, chez ceux qui l'écoutent et la suivent, vient en eux de sa puissance à elle et non de leur lâcheté ?

Car ce qui a empêché l'Eglise de transformer, en l'espace de dix-neuf siècles, les institutions et toute la physionomie du monde entier, c'est le manque de correspondance de la part des hommes, c'est le refus du monde. Plus précisément, ce n'est pas la faiblesse de sa lumière de vérité et de bonté, c'en est plutôt la force, trop haute, trop exigeante, au cœur même des hommes, pour que les hommes acceptassent de se laisser pénétrer et transformer, au prix des sacrifices exigés. Tellement que les membres eux-mêmes, voire les chefs de l'Eglise, agirent trop souvent en hommes d'une foi morte, aimant leurs visées et avantages personnels plus que l'appel de Dieu et du Christ, suivant leurs calculs purement humains et mondains, plutôt que de mettre en œuvre intégralement, simplement, la Tradition du Seigneur. D'un mot : trop souvent l'Eglise fut empêchée d'agir en Eglise.

Ce que nous voyons se passer de nos jours s'est passé dix-neuf siècles durant, tantôt sous un prétexte et tantôt sous un autre. Le monde moderne, déclarant les Papes, l'Eglise, incompetents en matière économique, sociale, politique, a refusé d'écouter. Il s'est conduit lui-même et s'est acheminé, par toutes les aberrations, à toutes les formes de l'usure et de l'exploitation, au déchaînement de toutes les haines. Combien de rois et de princes, de communes et de corporations, aux siècles passés, firent de même? Ce furent des siècles de foi mais, trop souvent, les œuvres furent celles du monde et non celles que la foi inspire. Les voies furent celles du monde et les peuples qui n'avaient qu'un christianisme de surface ne permirent à l'Eglise que d'agir superficiellement. C'est de là que nous vient le triste héritage du passé : tyrannies des princes ou des grands, révolutions et guerres. Le monde a toujours tenté d'étouffer sous la cendre inerte et opaque la flamme de l'Evangile, et c'est pourquoi, de nos jours, on oublie que l'Eglise fit briller cette flamme, vive et belle.

#### Les réalités de la vraie vie

Les faits toujours renouvelés montrent bien que la libre pensée, sous toutes ses formes, laisse échapper les plus essentielles de ces réalités. D'où vient cette incapacité d'embrasser tout le réel humain? Ne tient-elle pas précisément à ce que la libre pensée rejette de la pensée catholique?

Voyons donc quelle est l'action connaturelle aux principes du catholicisme : *La soumission de la conscience à l'autorité religieuse*. Laissons de côté pour le moment la soumission à l'autorité doctrinale. Nous aborderons la question de front dans notre étude sur l'Unité catholique et l'Organisme vivant de l'Eglise. Nous y montrerons que la soumission à l'autorité doctrinale, loin d'être la réduction à la passivité, implique la collaboration active, personnelle, responsable, de tous, mais de chacun à son rang, et selon sa compétence, à la possession et à l'application de la

vérité vivante de Jésus-Christ, trésor d'énergie intellectuelle et morale. Considérons ici uniquement le rôle moral du prêtre, qui juge de l'état de la conscience et lui intime les devoirs de réparation : *la confession*.

L'homme qui s'est maintenu dans la lumière, qui n'a pas laissé entrer en soi les illusions de la chair et les ténèbres du péché, n'a pas besoin du confesseur pour rectifier son attitude. Son regard est resté clair. Mais celui qui a eu la faiblesse d'admettre en soi l'obscurcissement que cause le péché peut-il prétendre posséder encore suffisamment, de par lui-même, la lumière et la vie qui unissent à Dieu même? Si vraiment l'Eglise est dépositaire de cette lumière et de cette vie, si elle les possède de par Jésus-Christ, l'action sacramentelle par laquelle elle continue le vouloir du Christ et applique sa puissance de pardon, à la condition que l'homme vienne soumettre son péché au pouvoir du Christ, cette action déroge-t-elle à la dignité humaine? Celui qui vient soumettre sa faute, non pas à un homme comme lui, qui jugerait au nom d'une primauté ou d'une autorité humaines, mais uniquement à un homme qui, en tant que ministre du Christ, continuateur de son action éclairante et miséricordieuse, n'est qu'exécuteur de sa puissance de régénération, à un homme qui n'a le pouvoir de porter son jugement qu'en vertu des principes de la Tradition du Christ, — Tradition de lumière et de droiture, de réparation et de vie renouvelée, — cet homme aliène-t-il sa responsabilité, ou au contraire l'exerce-t-il plus pleinement? Ne déploie-t-il pas une droiture et une énergie, de vérité et d'amour du bien, qui triomphent de tout respect humain, de toute dissimulation? Celui qui, afin d'effacer son péché, venait le confier à un curé d'Ars, s'abaissait-il au-dessous de l'homme, ou bien, au contraire, ne s'élevait-il pas, en union avec le curé, au niveau pour ainsi dire de Jésus-Christ, de manière à recevoir de Lui la même haine du mal, la même énergie du bien qui était en Lui? Mais ceci n'était nullement propre au curé d'Ars : comme tout autre confesseur, le saint n'était là que ministre du Christ, et la seule différence d'avec n'importe quel autre prêtre, c'est qu'il fut comme une incarnation, un « signe visible » du ministère et de la puissance du Christ, opérant par son Eglise.

*La chasteté*, le monde moderne n'en veut plus; il réhabilite la chair! Quelle est donc cette aberration? On ne veut plus voir dans la chasteté qu'une peur maladive de quelque souillure physique. Est-il loyal de se dissimuler les égoïsmes féroces, les avilissements et les bassesses qu'amène avec soi le vice impur? Tout le cortège de faiblesses et de préoccupations indignes de l'homme qu'il charrie dans son courant fangeux, ravalant l'homme au niveau de la bête, ou plus bas, puisqu'il pervertit l'esprit, tandis que la bête n'a rien à pervertir? Est-il rationnel de méconnaître la touchante beauté de l'amour conjugal ennobli par la fidélité exclusive et perpétuelle, par le respect mutuel, par la subordination de toutes les convoitises à ce qui est totalement bien, à ce qui suscite la vie et entretient l'affection mutuelle en vue d'une collaboration et d'une union tout à la fois morales et physiques? Est-il noble de ne pas vouloir reconnaître que ce qui fait le prix de cette vie conjugale, c'est d'élever la vie montante qui est, naturellement, celle de l'enfant? Le secret du progrès, mais il est là!

Il est aussi dans les trésors de la *chasteté parfaite*. Celle-ci, le monde moderne la honnit. Chez la femme, il prétend qu'elle ne peut être qu'une peur lâche des charges de la maternité et chez l'homme un égoïsme plein de lâcheté! Est-ce aveuglement? Qui donc accusera de lâcheté les Thérèse d'Avila et Thérèse de l'Enfant Jésus, et les Filles de Saint-Vincent de Paul, les François d'Assise et les François Xavier? Mais les saintes

n'ont été et ne seront jamais que des représentants plus parfaits des « incarnations » plus complètes du principe qui fait que celui qui peut se vouer tout entier au service de Dieu, peut recevoir par le fait même plus de richesses et de forces au service du prochain. Qui donc, en effet, sinon les continents et les vierges, pourra se consacrer sans partage au service de la prière en vue du sacrifice, et au sacrifice pour tous ceux que nulle satisfaction ne porterait à aimer, pour tous les misérables et les lépreux, les délaissés et les criminels, ceux dont la contagion tue ou dont la méchanceté martyrise? N'est-ce pas la chasteté parfaite qui procure et prodigue les soins et l'amour maternels à tous ceux dont les chancres et la pourriture vivante feraient détourner avec horreur les hommes que les charmes sensibles captivent ou occupent? Elle, qui permet aux missionnaires et aux apôtres d'aller au loin; elle, moralement, la pépinière des phalanges qui eurent pour chefs les Vincent de Paul (1) et les Anne de Xaintonge (2), elle enfin, qui fait que les prêtres puissent et doivent n'appartenir à personne au monde, afin de n'appartenir qu'à leur prochain et à Dieu? La chasteté parfaite, enfin, est-elle autre chose que la mise sur la voie de la charité sans limites, héritage, comme cette charité, de la Vierge Marie, et du Christ Jésus? Avant la venue du Christ, les païens avaient entrevu la noblesse et la force de la virginité; ils ne parvenaient à en réaliser qu'un simulacre, pour peu d'années, en des Vestales enfermées, orgueilleuses, dures et cruelles. Le Christ donna l'essor à la virginité sans tache, humble et pleine de bonté. Que signifie donc cette régression de l'esprit moderne par rapport à l'esprit païen? Serait-ce qu'il est pire de repousser le don divin, que de ne l'avoir pas connu?

Quand on peut voir les exemples de charité insigne que donnent les religieuses et les vierges, depuis tant de siècles, depuis les disciples de sainte Mélanie l'Ancienne et de Mélanie la Jeune (3) jusqu'à nos Filles de la Charité (4) et nos Colettines, ou nos Carmélites, ou nos Ursulines, ou les filles des bienheureuses Julie Billart (5) ou de mère Sophie Barat, (6) quand on peut constater ce que font nos prêtres et nos missionnaires, lorsqu'ils vivent pleinement, exclusivement, comme l'Eglise le leur apprend, et qu'on les méconnaît, offense-t-on simplement Dieu, ou blesse-t-on la rectitude humaine?

*La charité*. Nos modernes lui tournent le dos; ils lui reprochent de n'être qu'un palliatif, destiné à masquer la carence de justice intégrale, sociale, de n'être bonne qu'à édifier des abris mesquins, précaires destinés à être détruits bientôt. Mais où donc a-t-on pris pareille caricature? Est-ce chez des catholiques, de nom ou de façade, qui tâchent de se dérober à eux-mêmes la claire vue de leur compromis avec le monde, en couvrant d'un manteau d'aumônes la misère de leur moralité financière, semblables en cela à trop d'honnêtes gens selon le monde? La charité chrétienne, tout au contraire, implique et consacre la justice, impose de la dépasser, de faire à autrui ce qu'on voudrait recevoir soi-même, de traiter l'homme comme son frère, son ami, l'enfant du Père des cieux; sans qu'on puisse s'en faire accroire en rien, car Jésus a stigmatisé l'offrande qu'on ferait au temple si l'on ne s'est pas d'abord acquitté de tous ses devoirs, de piété filiale, de justice, de miséricorde. Non, la justice qui ignore la charité

(1) Voir les biographies par REDIER, etc., les 3 volumes récents de P. COSTE, Desclée, 1932, voir les articles de LAVEDAN.

(2) Voir la délicieuse *Vie de Anne de Xaintonge*, par A. DE NITRAY, Beauchesne, 1919.

(3) Voir G. GOYOU, *Sainte Mélanie*, collection « Les Saintes », Gabalda, 1909.

(4) Voir le charmant petit livre du vicomte de MELUN, *Vie de la Sœur Rosalie*, et le beau livre d'E. CHENON, *le Rôle social de l'Eglise*, Paris, Bloud, 1924.

(5) Voir CH. CLAIR, Paris, Savaète, 1906.

(6) Voir G. DE GRANDMAISON, collection « Les Saintes ».

a bientôt fait de cacher à l'homme les droits de ses semblables, quand ils s'opposent aux intérêts propres. C'est l'histoire du libéralisme, en dépit de ses proclamations philanthropiques, du socialisme, en dépit de ses organisations, et du communisme, en dépit de son idéal de justice intégrale par le partage et la jouissance universelles. Tous ces systèmes aux réussites humaines conduisent à l'esclavage du moi et à la servitude vis-à-vis de la matière, ou de l'orgueil, ou d'une collectivité sans âme : tous découpent la pâte humaine ou dessinent sur elle de beaux desseins, mais ils la laissent se gâter (1).

C'est ainsi que l'humanité qui prétend se suffire, capable d'amonceler au dehors des matériaux imposants, de construire des édifices de grand prix, est trop faible pour se pénétrer et se soulever elle-même; au fond, en dépit de toutes ses dépenses d'activité extérieure, elle sera inerte, comme un poids mort. Nulle part, comme dans la puissance de la charité, n'apparaît la vérité de vie qui est au fond du christianisme, de l'Eglise comme telle.

Loin de se substituer à la justice, la charité en assure la sincérité et l'intégrité. Les biens matériels divisaient; la charité unit. Les intérêts opposaient, poussaient à s'entre-détruire; la charité inspire un amour mutuel qui fait placer le bien des frères sur le même rang, qui le fait aimer comme le sien propre : non seulement elle obligera en conscience à se placer « au point de vue de l'autre » et à se demander s'il serait raisonnablement mécontent de la manière dont on compte le traiter, — ce qui est encore exigence de justice intégrale, — mais bien au delà, de l'aimer comme un frère, comme un autre soi-même, comme Jésus-Christ l'a aimé, même s'il est un étranger, un ennemi, un persécuteur. Puis, montant plus haut, elle inspirera de se mettre à la recherche de tous ceux qui sont dans le besoin, et cela non seulement pour soulager des misères particulières, mais pour organiser des institutions de secours généraux, universels, répondant au bien de tous, pour organiser la société entière. Et si l'homme est en charge, s'il répond du bien commun, seule la charité est assez puissante pour lui faire maintenir la justice intégrale envers tous, principalement envers ceux qui ne lui sont que d'un mince soutien : les petits et les faibles. C'est précisément ce que l'Eglise, tout le long des « siècles de foi », n'a cessé d'inculquer, d'exiger des princes, des rois et des empereurs; c'est ce que ceux-là seuls réalisèrent qui furent des serviteurs fidèles de l'Eglise : les saints : Louis de France, Henri d'Allemagne, Edouard d'Angleterre, Wenceslas de Pologne, Etienne de Hongrie (2). Sans aller jusqu'aux canonisés, d'où vint principalement la force d'Isabelle la Catholique, sa supériorité évidente sur son mari Ferdinand (3), sinon de l'intégralité de son catholicisme? A tous, visiblement, c'est le devoir religieux qui donne la force d'accomplir jusqu'au bout le « devoir professionnel », avec tous les autres; à tous, c'est la charité qui donna l'énergie de la justice.

#### L'ACTION DES PRINCIPES A TRAVERS L'HISTOIRE

A travers les siècles, si les grands du monde et les petits avaient écouté l'Eglise, l'histoire eût suivi un autre cours, et l'humanité dans son ensemble eût conquis son bonheur.

Aux grands, l'Eglise enseignait qu'ils ne possédaient la puis-

(1) Ils feront construire des usines superbes, mais à l'intérieur régnera la corruption sous toutes ses formes; des hôpitaux grandioses, mais dans les salles, on verra des infirmières oubliant leurs malades pour les jeunes médecins, ou réciproquement. Sans la charité, on proclamera qu'il faut affranchir les nègres, et puis, on les méprisera et on les laissera périr de misère ou d'ivrognerie; on fondera des bureaux de bienfaisance, et il se trouvera bientôt que cette bienfaisance est sans âme, bénéficiaire de places.

(2) Voir les histoires respectives, même les histoires générales écrites par des incroyants. Pour saint Louis, la biographie récente de *Marius Sepet*. Coll. *Les Saints*.

(3) Voir WALSH, *Isabelle la Catholique*, Paris, Payot, 1932.

sance que pour faire régner l'ordre et la paix, pour protéger et défendre tous les droits, surtout ceux des faibles. Si les grands avaient eu, contre eux-mêmes, la force de suivre l'Eglise, ils eussent rempli leur mission, et les guerres avec leur déluge de crimes et leur cortège de fléaux eussent été extirpées, à l'exception de celles qu'auraient déchaînées les peuples barbares, ou les princes criminels. Aux petits l'Eglise inculquait l'obéissance, mais aussi la noblesse et la fierté chrétiennes, l'indépendance, du moment qu'il s'agit de l'exercice des droits inaliénables et de l'accomplissement de tous devoirs. Si les petits avaient eu l'énergie de renoncer aux amusements et aux compensations basses et abrutissantes, ils auraient forcé l'estime et conquis peu à peu la puissance. Même le mal, ils l'auraient vaincu par le bien, selon la leçon transmise depuis le Christ.

A tous, la charité de l'Eglise prescrivait, inculquait l'amour mutuel, mais un amour si fort et si profond qu'il permettait de surmonter tous les conflits d'intérêt, tous les heurts des passions. Chez ceux qui acceptaient de renoncer complètement au monde, pour se consacrer entièrement à l'Eglise, ce serait la pauvreté volontaire et l'obéissance religieuse, en vue de la liberté et de la fécondité apostoliques. Ce serait, dans les Ordres religieux, le communisme, mais sans dissimulation ni illusions, sans haines et sans menaces, issu du libre vouloir, tendant uniquement au bien des frères. Cette réalisation intégrale de charité eût influencé, partiellement sans doute, mais réellement et efficacement encore, le peuple chrétien tout entier.

Utopies, déclare le rationalisme, et il montre les « Ordres déchus ». Déchus ici ou là, à tel moment? Mais pourquoi donc, sinon par suite de l'infiltration des séductions, l'acceptation des faiblesses du monde, plutôt que de la force de la charité. Et d'où vient la restauration? Utopie! Voyons les résultats d'ensemble donnés par l'histoire.

M. CLAEYS BOUUAERT, S. J.

(A suivre.)

## Les premières relations diplomatiques

entre

## la Belgique et la Turquie<sup>(1)</sup>

I

LE CONFLIT TURCO-ÉGYPTIEN  
1839-1840

Emile Banning consacre un chapitre de son ouvrage sur les origines et les phases de la neutralité belge, à la guerre turco-égyptienne. Après y avoir expliqué les causes qui ramenèrent l'attention de la plupart des puissances sur les questions de politique extérieure depuis 1840, il déclare que les négociations entre les Cabinets, entamées en commun, « sous les auspices de la France et de l'Angleterre, alliées depuis dix ans, éprouvèrent vers le milieu de 1840 un revirement imprévu qui rompit brusquement cet accord (2) ».

(1) Voir la *Revue Catholique* des 12 et 19 avril 1935.

(2) BANNING (E.), *Origines et Phases de la neutralité belge*, publié par A. De Ridder, Bruxelles. Dewit, 1927, p. 67.

Or, nous avons vu que le dit accord avait déjà cessé d'exister en 1838, du moins à Constantinople; nous avons signalé le rôle conciliateur rempli en cette occasion par le baron O'Sullivan.

La mésentente entre lord Ponsomby et l'amiral Roussin était-elle purement personnelle? Une chose est certaine, c'est que l'ambassadeur de France n'aimait pas l'Angleterre et qu'il détestait profondément lord Ponsomby (2).

Mais le fait que le Cabinet des Tuileries laissait son ambassadeur à Constantinople sans aucune instruction, et cela au moment où les plus grandes difficultés surgissaient en Orient, ne portait-il pas à croire que, malgré les apparences, le désaccord régnait aussi entre Paris et Londres?

D'ailleurs, les divergences d'intérêts rendaient l'alliance franco-anglaise très précaire. La France était portée naturellement pour Méhémet-Ali. Plusieurs de ses fonctionnaires possédaient de hautes charges en Egypte. Son extension coloniale dans le Nord de l'Afrique lui faisait souhaiter que les pachaliks de l'Empire ottoman devinssent complètement indépendants du Sultan. Enfin, elle voyait son influence en Egypte menacée par les efforts combinés de l'Autriche et de l'Angleterre. « Méhémet Ali, écrivait à Soult le consul général de France à Alexandrie, le 16 décembre 1839, est le plus grand obstacle aux projets ambitieux de l'Angleterre du côté du golfe Persique et de la chaîne du Taurus. C'est pourquoi cette puissance cherche à l'affaiblir, c'est pourquoi nous devons le protéger (3). »

L'Angleterre ne pouvait supporter de voir la route des Indes tenue par un ami de la France; pour elle la question turque était devenue en réalité la question égyptienne; le nœud en était non à Constantinople, mais à Alexandrie (4).

L'Autriche eut tout d'abord une attitude louvoyante, puis agit en faveur du maintien de la paix.

La Prusse, qui affectait des dispositions favorables à la France, instiguait sous main la Turquie à attaquer Méhémet Ali. C'étaient des officiers prussiens, instructeurs dans l'armée d'Hafiz Pacha, qui se chargeaient de cette besogne (5).

Cette façon d'agir était inspirée par la volonté de la Prusse d'être agréable à la Russie (6). On se souvient que dans les délibérations sur la question belge à la Conférence de Londres, la Prusse se tenait toujours du côté de la Russie. On peut aussi supposer qu'à Berlin on espérait pouvoir profiter du différend turco-égyptien pour prendre pied en Orient. La dernière guerre nous apporte la preuve que l'Allemagne caressait encore ce rêve en 1914.

Toutes ces puissances voulaient soustraire la Turquie à la protection exclusive de la Russie qui, par rancune contre la France, se rapprocha de son adversaire naturel, l'Angleterre, qu'elle voulait séparer de l'alliance française.

La Belgique eut aussi son influence sur les événements d'Orient: les travaux de la Conférence de Londres, les difficultés d'arriver à régler la question hollando-belge et la crainte d'un nouveau partage de notre pays au profit de la France sollicitaient l'attention des grandes puissances. C'est pourquoi Reschid Pacha pouvait affirmer que la question d'Orient était aussi à Bruxelles. C'est aussi pourquoi le rappel des chargés d'affaires de Prusse et d'Autriche à Bruxelles, provoqué par l'affaire Skrynecki (7),

fit sensation à Constantinople, à tel point que Nourry Effend en parla au drogman de notre légation (8).

\* \* \*

En mars 1839, le Sultan donnait à son armée de Syrie l'ordre d'attaquer les Egyptiens. Or, à ce moment, arrivait à Constantinople l'écho des incidents graves qui venaient de compliquer la situation en Belgique. Vers le mois de février, le maintien des troupes hollandaises à proximité de nos frontières nous avait mis dans l'obligation de fortifier et d'armer de ce côté, tandis que la Prusse massait 70,000 hommes à notre frontière de l'Est et que la France organisait une forte armée d'observation dans les départements du Nord (9). Cette coïncidence n'avait rien de fortuit. Achart écrivait à de Theux, le 7 mars 1839, que les hauts fonctionnaires turcs suivaient attentivement les événements qui se déroulaient en Belgique (10). On peut donc croire que la Porte profita de la mauvaise tournure prise par le conflit hollando-belge pour lancer son armée dans la bataille. Mais, à la suite d'une intervention de l'amiral Roussin, Mahmoud retira son ordre d'attaque.

Méhémet-Ali ayant, de son côté, envoyé une forte armée à Alep, le consul général de France à Alexandrie réclama du Vice-Roi la promesse positive qu'aucune agression n'aurait lieu de sa part.

N'étant pas encore au courant de l'avance turque, la Russie avertit Méhémet-Ali que son attitude guerrière serait considérée comme un commencement d'hostilités.

Le Vice-Roi répondit à ces avertissements que l'initiative de la retraite devait être prise par l'armée turque et qu'il renonçait — pour le moment du moins — à ses prétentions d'indépendance si on assurait à sa famille l'hérédité du pouvoir sur les pays qu'il avait conquis.

Malgré la promesse faite à l'ambassadeur de France, les troupes turques pénétrèrent en Syrie. Cette offensive plaçait Méhémet-Ali dans la position la plus favorable, car, n'étant pas l'agresseur, tout danger d'intervention de la Russie en faveur des Turcs était écarté. Cette Puissance avait, en effet, subordonné son intervention à une attaque des Egyptiens.

Le Vice-Roi tira habilement profit de cette situation avantageuse en protestant auprès des représentants des puissances à Alexandrie contre le commencement d'hostilités de la part d'Hafiz Pacha.

Une nouvelle avance de l'armée turque provoqua l'intervention de la France et de l'Autriche, qui insistèrent auprès du Sultan pour le maintien de la paix, tandis que lord Ponsomby et de Boutenieff (11) déclarèrent que leurs Cours laisseraient faire. L'amiral Roussin proposa à son collègue d'Angleterre d'intervenir ensemble auprès de la Sublime-Porte pour l'engager à renoncer à son attitude menaçante.

Lord Ponsomby refusa, n'ayant reçu aucune instruction du Foreign Office à ce sujet. C'est ainsi que le désaccord continuait à régner entre les deux ambassadeurs tandis que la guerre éclatait (12).

Le 24 juin, Hafiz Pacha attaqua Ibrahim Pacha aux environs de Nezib. Les forces en présence étaient à peu près égales, mais les Egyptiens étaient les plus disciplinés. Les Turcs furent défaits et Hafiz battit en retraite, suivi de quelque 4,000 hommes. Une partie des 30,000 combattants avait déserté; les autres

(2) T. I-158, lettre Behr à de Theux, 4 novembre 1838.

(3) Conf. DE GUICHEN (vicomte), *la Crise d'Orient de 1839*.

(4) *Ibid.*, p. IX.

(5) Le Cabinet de Berlin rappela cependant ces officiers en Prusse de crainte d'être compromis (p. 5, 49, 30-7-1839, Beaulieu à de Theux).

(6) Conf. GUICHEN (vicomte DE), *la Crise d'Orient de 1839 à 1841 et l'Europe*, p. 38.

(7) Le général polonais Skrynecki ayant été engagé dans l'armée belge, l'Autriche et la Prusse protestèrent. Le gouvernement belge ne voulut pas céder; un incident s'en suivit.

(8) T. I, 134, Achart à de Theux, 7 mars 1839.

(9) Conf. DE RIDDER, A., *Histoire diplomatique du traité de 1839*, pp. 307 sqq.

(10) T. I, 134.

(11) Ministre de Russie à Constantinople.

(12) T. I, 140, Achart à de Theux, 26 juin 1839.

avaient été faits prisonniers. L'artillerie, les munitions, les bagages et la caisse militaire de l'armée turque tombèrent entre les mains d'Ibrahim, fils de Méhémet-Ali.

La nouvelle de la défaite d'Hafiz Pacha n'était pas encore parvenue à Constantinople que le sultan Mahmoud II mourut, le 1<sup>er</sup> juillet 1839. La disparition du vieil empereur à ce moment tragique provoqua les plus grandes inquiétudes. Son fils aîné, Abdul Medjid, qui n'avait que dix-sept ans, monta sur le trône le même jour. On lui attribuait une intelligence médiocre. Son éducation avait été confiée à des eunuques ignorants. C'était sur cet être faible et incapable que reposaient les destinées du vieil Empire ottoman au moment où les convoitises des puissances et l'ambition d'un ennemi redoutable en faisaient craindre le démembrement.

Heureusement encore que Mahmoud avait eu le temps, avant de mourir de rétablir la charge de Grand Vizir en faveur de Kosrew Pacha, qui devenait ainsi régent de l'Empire.

La mort de Mahmoud entraîna un renouvellement complet du gouvernement.

Le nouveau Cabinet fit bonne impression et ramena l'optimisme à Constantinople. Reschid Pacha, maintenu comme Reis Effendi, représentait l'élément anglais. Tous ces collègues penchaient vers l'influence française ou russe et le vieux Kosrew avait toujours témoigné la plus grande déférence pour l'amiral Roussin, qu'il estimait personnellement. C'était là un gage précieux pour le maintien de la paix (13).

Dès que le capitaine Pacha Ahmed, commandant de la flotte turque, apprit la mort du Sultan, il mit les voiles et sortit subrepticement des Dardanelles. Il portait une haine profonde à Kosrew et à Halil Pacha, haine provoquée non seulement par l'ambition, mais aussi par la différence de race. Cette inimitié contre le Grand Vizir était partagée par Méhémet-Ali depuis l'occupation française en Egypte. Leur aversion commune contre Kosrew Pacha rapprocha Ahmed Pacha et Méhémet-Ali. Le commandant de la flotte turque fit demander au Vice-Roi de le protéger contre le Grand Vizir et lui offrit en dépôt la flotte qu'il commandait. Méhémet-Ali accepta et les bâtiments turcs furent conduits à Alexandrie.

La situation était critique : « L'Empereur mort, son armée détruite, sa flotte entre les mains de Méhémet-Ali, l'armée égyptienne au centre de l'Asie-Mineure, et rien pour l'empêcher de s'avancer jusqu'à Scutari et de brûler Constantinople, en y jetant quelques obus (14) ».

Dès que la Porte connut le désastre de l'armée turque, elle fit annoncer à Méhémet-Ali la mort de Mahmoud, l'avènement d'Abdul Medjid et lui garantit l'hérédité dans sa famille, mais sur l'Egypte seulement. Le Vice-Roi accueillit avec les plus grands égards Akif Pacha porteur de ces nouvelles. Il n'en refusa pas moins les conditions qui lui étaient offertes. Il exigea que le bénéfice de l'hérédité s'étendît à la Syrie, à l'île de Candie et à tous les territoires occupés par ses troupes.

Dans la situation où se trouvait l'armée turque, Méhémet-Ali aurait pu avancer jusqu'à Constantinople. Mais il était prudent, et se montra docile aux injonctions de la diplomatie. C'est à cette prudence et à la crainte qu'avaient certaines puissances de voir mettre à exécution le traité d'Unkiar-Skélessi que le jeune Sultan devait d'être encore sur son trône (15).

Les conditions imposées par Méhémet-Ali risquaient encore d'allumer une guerre européenne. Le vieux Kosrew Pacha était prêt à céder; il fit entrevoir au Vice-Roi la possibilité d'une

extension de son pouvoir héréditaire à des territoires autres que l'Egypte. Mais l'Autriche, pour éviter un démembrement de l'Empire ottoman, invita les puissances à se concerter et à fixer, d'un commun accord, les bases d'un arrangement en Orient.

Les envoyés des cinq Cours se réunirent en conférence à Constantinople le 28 juillet 1839. Les plénipotentiaires rédigèrent une note par laquelle ils engagèrent la Sublime-Porte à ne point négocier directement avec Méhémet-Ali et à s'en remettre à l'intervention pacifique de ses alliés pour amener un arrangement (16). La Porte accepta l'offre des puissances de se charger de ses intérêts.

Cependant la Russie voulait à tout prix éviter l'immixtion des autres Cours dans les affaires de Turquie, afin de conserver sa protection exclusive sur l'Empire ottoman. Elle manœuvra à Vienne pour qu'on laissât la Turquie et l'Egypte s'arranger entre elles.

Le Cabinet de Londres proposa que les négociations fussent portées à Vienne. Palmerston était partisan des mesures coercitives contre le Vice-Roi rebelle; Sult en était adversaire; il voulait recourir à la persuasion pour rendre Méhémet-Ali plus traitable. Si ce dernier refusait de faire des concessions, alors il serait prudent de le contenter et d'arriver au plus tôt à un arrangement définitif.

La Russie profita de ce désaccord entre la France et l'Angleterre pour attirer cette dernière puissance dans ses vues.

En février 1840 le ministère Sult, renversé, fit place au Cabinet Thiers; le nouveau président du Conseil personnifiait la révolution de juillet. Aussi l'antipathie de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie pour la France ne fit-elle qu'augmenter.

Le gouvernement britannique ayant invité les Cabinets de Berlin, de Vienne et de Paris à une négociation commune qui venait de s'ouvrir à Londres avec de Brunnow, l'envoyé du Tsar, Thiers chargea Guizot, ambassadeur de France en Angleterre, de prendre part aux travaux de cette nouvelle conférence. Guizot manœuvra pour prolonger les négociations, tandis que Thiers essayait secrètement de décider le Sultan et Méhémet-Ali à conclure un accord direct. Malheureusement le secret fut éventé et Palmerston prépara sournoisement sa vengeance : pendant que le ministre de Grande-Bretagne auprès de la Porte travaillait à retarder la conclusion de la paix entre le Sultan et son vassal, le noble Lord provoquait une insurrection en Syrie contre Méhémet-Ali (17). Le 15 juillet 1840 Palmerston réglait la question égyptienne, sans la France, avec la Russie, l'Autriche et la Prusse.

Le traité de Londres accordait à Méhémet-Ali le pachalik d'Egypte à titre héréditaire et le pachalik d'Acre à titre viager. En cas de refus du Pacha de se soumettre aux stipulations du dit traité, des mesures coercitives seraient prises immédiatement.

La nouvelle de la Convention de Londres produisit une profonde sensation en France. Le Cabinet en fut irrité et la presse se montra menaçante. On envisageait avec appréhension une guerre européenne.

(A suivre.)

H. LAMBOTTE.

(16) A. 6/100, O'Sullivan à de Theux, 10 août 1839.

(17) Conf. DEBIDOUR (A.), *Histoire diplomatique de l'Europe*, t. I, pp. 376 et suiv.

(13) T. I, 141, Achart à de Theux, 3 juillet 1839.

(14) T. I, 147, Behr à de Theux, 25 juillet 1839.

(15) T. I, 148, Achart à de Theux, 27 juillet 1839.

# Les idées et les faits

## Chronique des idées

### L'Art ancien à l'Exposition Peinture

Tous les critiques sont sortis éblouis, et à bon droit, des salles de l'Exposition, où s'étalent, entre les tapisseries dont j'ai parlé la semaine dernière, les œuvres de nos peintres des XV<sup>e</sup> e XVI<sup>e</sup> siècles. Il est certain que sans égaler l'Exposition d'Art ancien flamand de 1930 à Anvers, qui supportait la comparaison avec le fameux Salon d'Art flamand et belge à Londres en 1927, l'Exposition bruxelloise, restreinte au Brabant, met en nouveau relief quelques grands noms de notre passé artistique et dégage de la pénombre quelques *dii minores*.

De la foule émergent tout de suite les illustres : *Roger van der Weyden* (1400-1464), *Hugo Van der Goes* (?1435-1482), *Thierry Bouts* (1430-1475), *Quentin Metsys* (1466-1530), *Bernard Van Orley* (1485-1542), *Pieter Bruegel* (1515-1569).

Nous n'allons pas nous chamailler sur l'origine wallonne, ou flamande du peintre génial qui, né à Tournai, ne tarde pas à reprendre le nom flamand de ses aïeux, Van der Weyden, que son père avait francisé, à l'exemple de tant d'autres, en *Del Pasture* ou *De la Pasture*. Nous n'épouserons pas non plus l'ire de M. Emile Renders contre ceux qui font du grand peintre l'élève de Campin, *alias* Flémalle, et non de Jean Van Eyck, mais nous n'y contredirons pas. Il existe assurément entre ces deux maîtres une différence profonde. L'art de Roger, écrivait M. Cornette en 1930, intéresse par sa science et sa conscience, sa préméditation esthétique, art très autonome, très distant de la force naïve de Van Eyck ». Cela n'empêchait pas ce pénétrant critique d'admirer dans *Saint Luc peignant la Vierge*, qui fut déjà exposé à Anvers, « une mise en page inspirée de la *Madone avec le chancelier Rolin*, de Jean Van Eyck, le recueillement et l'attention des personnages, et le fond prestigieux qui est comme une vision de rêve ».

M. Renders dénonce aussi avec grande indignation comme une manœuvre régionaliste l'absence des premières œuvres de Roger Van der Weyden. Mais l'*Annonciation* du Louvre est exposée à Bruxelles comme une œuvre de jeunesse, antérieure à la *Descente de Croix* de l'Escorial et je ne sais vraiment si cette *Annonciation* est tellement inférieure au triptyque de la princesse de Merode-Westerloo, trop facilement peut-être attribuée au Maître de Flémalle.

Comment contester que Roger Van der Weyden est ici mis en pleine valeur et que notre admiration peut se rassasier à l'aise. *Saint Luc peignant la Vierge*, du Musée de Boston, d'une exécution infiniment délicate, d'une rare transparence d'ombre, d'une sereine et céleste beauté, doit au nettoyage sa réapparition en son état primitif, en sa valeur d'original, source de tant d'adaptations. Le *Triptyque Braque*, que nous prête le Musée du Louvre unit au coloris ardent un pathétique contenu. Quelle perle dans ce merveilleux écrin que la *Vierge au Croissant*, dont l'exquise originalité atteste, au jugement de M. Friedlander, une valeur

exceptionnelle. Sorti de la collection Muller de Bruxelles, ce petit panneau nous était inconnu.

L'ensemble produit ici une vive impression et je pense qu'il y a devant nous, rassemblés avec tant de patience et d'habileté, assez de chefs-d'œuvre pour se demander, à la suite de Karl Huysmans, si Roger Van der Weyden ne dépasse pas les Van Eyck et les Memling, assez de chefs-d'œuvre pour s'expliquer l'immense rayonnement du maître sur tout le XV<sup>e</sup> siècle, en Bourgogne, en Italie, en la vallée du Rhin.

Et, cependant, je ne serais pas loin de partager le sentiment de ceux qui estimerait par-dessus tout comme l'un des plus grands chefs-d'œuvre de l'Art, auprès duquel le reste pâlit, *La Déposition de Croix* du Prado, de Madrid, que M. le chanoine Bondroit a si admirablement interprété dans son livre *Pour embellir la vie*.

Il faut dire enfin que l'œuvre de Van der Weyden sera éternellement livré à la discussion des érudits, car, par une rare magnificence, il y a laissé prendre tout ce que voulurent élèves, amis, étrangers, ne signant presque jamais ses œuvres.

\* \* \*

*Hugo Van der Goes!* En quelle année est-il né ? Etait-il de Leyde ou de ter Goes, ou de Gand ou d'Anvers ou de Bruges ? Cherchez, Messieurs les archivistes, s'écrie M. Bondroit dans l'ouvrage précité, mais l'art de Van der Goes n'a pas besoin d'extrait de naissance, il appartient à l'Humanité.

Il est certain qu'il est une étoile de première grandeur au firmament de l'art flamand du XV<sup>e</sup> siècle. On le dit influencé par les Van Eyck et Roger Van der Weyden, sans être en mesure de le désigner précisément comme élève de l'un ou de l'autre, M. Cornette, en 1930 insinuait que, peut-être, Josse de Gand avait été son maître, ce Josse de Gand inoubliable dont la *Communion d'Urbino*, exposée à Anvers, nous a laissé une des plus profondes impressions de notre vie. Quoi qu'il en soit, il est arrivé à son heure pour redresser les faiblesses qui menaçaient d'envahir la peinture flamande. La finesse de sa manière empreinte de la plus exquise humanité se décèle surtout, peut-être, plus encore que dans ses scènes religieuses, dans le *Portrait d'un moine*, du Metropolitan Museum de New-York (34) et le *Portrait d'homme* (37), penseur au visage ascétique, tête rasée et coiffée d'une perruque.

« Créateur merveilleux, dit le catalogue, Hugo tentera de rompre les formules d'atelier, de rendre sensible le mouvement. » Ses grandes œuvres sont à Florence et à Bruges, elles sont célèbres par la beauté de la couleur et de la lumière, telle, la *Nativité* de Florence et la ravissante *Vierge à l'œillet* dont Anvers nous avait permis de respirer le charme. Etrange destinée ! Après une brillante et, peut-être, fastueuse carrière, honoré longtemps de la confiance de la Maison de Bourgogne dont il est un des portraitistes préférés, il alla demander la paix, comme Dante à l'abbaye d'Avelane, au monastère de Rouge-Cloître, près Bruxelles, continuant de s'adonner à son art jusqu'en 1481. Pourquoi faut-il que cette belle intelligence se voilât sur le tard et s'abîmât dans une sombre mélancolie à laquelle le prieur s'efforçait de l'arracher par la musique ?

Saluons *Thierry Bouts*, cet Haarlemois émigré à Louvain, qui n'a pas son égal dans l'expression de la tendresse recueillie, de la sérénité jusque dans la douleur. Avec quelle profonde satisfaction nous avons revu la *Vierge en pleurs* (75) de la collection du baron J. van der Elst, de Vienne, et la *Vierge et l'Enfant* de la collection de M<sup>me</sup> Demotte, de New-York, que nous avions admirées en 1930 à Anvers! Quelle émotion maîtrisée et cependant éloquente dans le premier panneau! Quelle effusion d'amour dans la *Vierge et l'Enfant*! Il s'inspire fortement de l'enseignement de Roger Van der Weyden, dont il atténue l'austérité; il transmettra cette influence à l'école de Haarlem. Il rayonne sur les Pays-Bas méridionaux « où il apporte le goût de la nature, la science du paysage ». Et, ajoute M<sup>me</sup> Albert Houtart : « Ce double courant forme le style propre de Bouts qui agira non seulement en Brabant, mais encore à Cologne et sur le Rhin ».

Au demeurant, c'est à Louvain où il a longtemps séjourné qu'il faut étudier ce peintre mystique dans le prodigieux triptyque eucharistique : *La Cène*, Formulant sur ce panneau ses conclusions, M. Bondroit s'exprime ainsi : « On épiloguera sur ceci ou sur cela. Mais personne ne pourra dénier à Thierry Bouts cette gloire, à coup sûr très rare, d'avoir atteint le fond des âmes, d'avoir rendu d'un pinceau subtil les complications d'un drame intérieur..., d'avoir ressuscité et exalté devant nous la piété des premiers prêtres et des premiers communians; et ainsi, de la seule façon possible à un peintre, d'avoir répondu à l'ordre de Jésus aux Apôtres : « Quand vous ferez ceci, souvenez-vous de moi! »

\* \* \*

Avec *Quentin Metsys*, né à Louvain, assurément, mais que Anvers revendique pour sien, car il y fut reçu grand maître et y travailla longtemps — nous entrons, écrivait Cornette en 1930, dans la conception purement esthétique de la vie. Quentin Metsys était le type de l'humaniste accompli dont la sensibilité subtile n'est pas étouffée par des scènes exagérées d'esthétisme. Nous n'avons pas ici d'œuvres monumentales, mais les trois bois de l'Exposition sont des morceaux de choix : le portrait d'*Holbein* (82), de La Haye, que Metsys reçut avec honneur à Anvers, la *Vierge à l'Enfant* (83), du Musée de Lyon, et la *Madone en prière* (83bis), de M<sup>me</sup> Franchomme, de Bruxelles, qui est une beauté.

Visiblement, il a subi la forte influence de Roger Van der Weyden et de Dirk Bouts.

\* \* \*

*Bernard d'Orley* appartient à Bruxelles, où s'est déployé son robuste talent, presque universel. Il fut le peintre attitré de Marguerite d'Autriche, de Marie de Hongrie, de leur Cour. Il est certes italianisant, influencé par Raphaël dont il surveilla à Rome les *Actes des Apôtres* en tapisseries. Il trahit cette influence dans ses perspectives, ses raccourcis. Il marque une date importante, parce qu'il ne s'attarda point dans des traditions périmées et qu'il sut marcher avec son temps. *Elck zijn tijd, Chacun son temps*, fut sa devise.

Il est ici richement représenté, pour les scènes religieuses, je citerai la *Vie et la Mort de la Vierge* — ce bois de l'Hôpital Saint-Jean qui a passé par le creuset de tant de discussions, la *Remise des Reliques de sainte Walburge au roi Charles le Chauve*, polypptyque du Musée de Turin, qui sont de brillantes compositions. Pour les portraits, où Bernard d'Orley excelle, une rare collection s'offre ici à nous, *Sainte Hélène devant le Pape* (197bis) (Musée de Bruxelles), *Portraits d'homme*, de Dresde (128), de Carondelet (Musée de Munich), de *Marguerite d'Autriche*, Paris,

de *Ferdinand le Catholique*, de Dortmund, et j'ajoute ce fulgurant *Saint Adrien*, du Musée de Glasgow, guerrier romain, bardé de fer, cuirasse ornée de reliefs, casque ouvragé, auquel, chose étrange, correspond presque adéquatement une grande peinture rurale qui décore le transept de l'église d'Anderlecht. Lequel des deux inspira l'autre, *Adhuc sub judice lis est*. On reste frappé devant ces portraits vigoureusement modelés du réalisme flamand auquel se mêle quelque grâce italienne.

Le roi du salon brabançon de l'Art ancien est incontestablement notre concitoyen *Pierre Bruegel*, que l'on surnomme le Vieux, l'Ancien, voire, mais injustement, le Drôle. Sans doute, il est né à Bruegel, près Bréda, vers 1545; il a conquis la maîtrise à Anvers, après son séjour d'un an en Italie, d'où il rapporta des ouvrages grandioses de la nature, il s'installa dans la métropole, mais il ne put obtenir le main de Marie Coecke, la fille du maître des Saintes Cènes, qu'à la condition de fixer ses pénates à Bruxelles, où il habita rue Haute.

Mort en 1569, il repose dans l'église de la Chapelle, où, si j'ai bonne mémoire, le quatrième centenaire de sa naissance fut commémoré, en 1925, par une cérémonie qui appela dans la chaire à prêcher l'éloquent bâtonnier d'aujourd'hui, M<sup>e</sup> Thomas Braun, avocat et poète.

La gloire de cet humaniste de riche culture, dont l'Italie affina le génie flamand, c'est d'avoir été, dans l'art pictural, l'initiateur, l'introducteur, le révélateur de la vie du peuple. « Il rend, écrit excellemment M<sup>me</sup> Albert Houtart, à la vie humaine le sens collectif. C'est l'existence tout entière avec ses joies, ses peines, ses drames qu'il transpose dans ses peintures, dépassant la vision fragmentaire. »

De là l'intensité d'impression que produit son œuvre marquée du sceau de la grandeur, et où la nature est traduite avec une puissance inégalée.

Pieter Bruegel triomphe sur la cimaise avec un ensemble de vingt et une pièces, toutes les plus célèbres sur lesquelles l'admiration se répand sans partage. Aux splendides créations provenant de musées anversois, Vienne, Darmstadt, Paris, Détroit (U. S. A.), Philadelphie, Carlsbad, Londres, Dresde, Aix-la-Chapelle ont ajouté de précieux envois. Et, néanmoins, parmi toutes ces merveilles où éclate la force d'un beau génie, c'est toujours à *Dulle Griet* et à la *Pie sur le gibet* que je reviens avec le même enthousiasme. Dans *Dulle Griet*, comment n'être pas obsédé par l'inférieure *Margot*, pourvoyeuse de l'Enfer, traînant avec elle le cortège des fléaux de la terre, cauchemar effroyable où, a-t-on dit, il nous semble entendre les gémissements de son siècle enflammé.

Quant à la *Pie sur le gibet*, c'est le joyau de l'Exposition. Immense paysage se perdant dans des lointains vaporeux, éclairés à contre-jour, la brume légère et presque transparente dans laquelle baignent toutes les parties de la contrée montagnaise, le village où dansent les paysans au pied du gibet où perche la pie, symbole de la élabauderie; tout cet ensemble est d'une prestigieuse beauté et d'une moralité piquante : les méchantes langues méritent d'être vouées à la mort.

Il est assez remarquable que la plus forte personnalité de l'Art flamand au XVI<sup>e</sup> siècle n'ait pas plus fait immédiatement école que celle de Jean Van Eyck, un siècle et demi auparavant. Ce sont les romanisants qui ont transmis au XVII<sup>e</sup> siècle l'idéal du *cinquecento* italien. Il sera d'ailleurs du plus haut intérêt d'étudier, du XVII<sup>e</sup> siècle, la lignée de l'Ancien dans Pierre Bruegel II, et de Jean Bruegel, dit de Velours.

J. SCHYRGENS.

## Union Minière du Katanga

### COMMUNICATION DE M. FÉLICIEN CATTIER, PRÉSIDENT A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE DU 8 JUILLET 1935

Depuis le 31 décembre 1934, date à laquelle sont établis les rapports et les comptes qui viennent de vous être soumis, se sont produits deux faits qui auront tous deux une influence considérable sur la situation de l'Union Minière : je veux parler de la dévaluation du franc belge et de la constitution du Cartel du Cuivre.

Examinons séparément de quelle façon ces deux éléments doivent logiquement retentir sur notre bilan et sur notre compte de profits et pertes.

Lors de la dévaluation de la livre sterling, nous avons porté à une réserve de change le bénéfice éventuel résultant de cette dévaluation. Cette réserve qui, à la date du 31 décembre 1934, s'élève à fr. 130,503,000, sera réduite par la dévaluation du franc belge de fr. 72,626,300. Elle sera ainsi ramenée à fr. 57,876,700. D'un autre côté, la dévaluation alourdit, à concurrence de fr. 55,000,000, le poids de notre emprunt de 10,000,000 de florins. La réserve qui figure à notre bilan au 31 décembre 1934 pour fr. 130,503,000 se trouvera ainsi finalement ramenée dans le prochain bilan à une réserve de fr. 2,876,700.

Par contre, la dévaluation donne une plus-value considérable aux chapitres de notre actif, tels que premier établissement, magasins, stocks de métaux, etc. En les maintenant dans nos écritures de fin 1935 au montant de francs pour lesquels ils figurent au 31 décembre 1934, nous constituerons en fait un amortissement sur ces chapitres de l'actif.

Les conséquences que je viens d'indiquer affectent notre bilan, mais n'ont aucune influence sur notre compte de profits et pertes.

En ce qui concerne celui-ci, la dévaluation, en augmentant considérablement le prix du cuivre exprimé en francs, est de nature à avoir une influence heureuse sur les résultats de l'exercice en cours.

Je passe maintenant à la constitution du Cartel du Cuivre qui a été réalisé à fin mars 1935. Les ententes intervenues portent sur la réglementation de la production des mines situées en dehors des Etats-Unis. Les producteurs travaillant en Amérique n'ont pas été amenés à réduire leur production qui était limitée déjà par le Code imposé à l'industrie cuprifère en vertu de la N. R. A. Les autres producteurs ont accepté de réduire leur production de 20 % à partir du 1<sup>er</sup> mai et de 30 % à partir du mois de juin. Il semble que, sur les bases des consommations récentes, et étant donné le niveau très bas des stocks de cuivre existant en dehors des Etats-Unis, la situation statistique du métal est appelée à s'améliorer dans un avenir rapproché. Dans ces conditions, on peut espérer que par l'effet de la loi de l'offre et de la demande, le prix du cuivre aura une tendance à la fermeté qui ne manquera pas d'avoir une influence additionnelle sur les résultats de notre exercice en cours. Ce qui est plus important peut-être au point de vue psychologique, c'est l'atmosphère de coopération amicale dans laquelle se sont déroulées les négociations relatives au Cartel. Les producteurs ont manifesté le désir de s'entendre pour l'organisation des ventes suivant des méthodes nouvelles qui, tout en laissant beaucoup de liberté aux divers

intéressés, ont déjà eu pour résultat de provoquer un premier assainissement du marché. Des réunions de tous les intéressés, tant Américains qu'Européens, se sont tenues et se tiendront périodiquement, en vue d'examiner les résultats acquis et d'améliorer les formules de ventes adoptées. Ces réunions doivent nécessairement renforcer l'esprit de coopération des producteurs et on peut en attendre, non seulement le maintien des résultats favorables acquis jusqu'à présent, mais encore une stabilisation progressive du marché du cuivre.

Certes, il n'est pas permis de négliger les réactions que les fluctuations de la politique intérieure des Etats-Unis sont susceptibles de produire sur la situation des industries de ce pays.

La décision de la Cour Suprême proclamant l'illégalité des codes a jeté, pendant un certain temps, le trouble dans les esprits. Il semble que ceux-ci se soient ressaisis. Les producteurs de cuivre des Etats-Unis ont décidé de maintenir volontairement et dans toute la mesure du possible le régime qui leur avait été imposé par le Code. On peut espérer que l'esprit de coopération qui s'est manifesté à New-York se maintiendra pour le plus grand bien de l'industrie cuprifère tant aux Etats-Unis qu'en dehors des Etats-Unis.

C'est en tenant compte de ces perspectives favorables et en vue de faciliter la distribution des dividendes que nous avons fait les propositions qui sont incorporées dans le bilan qui vous est soumis. Nous avons voulu assainir, une fois pour toutes, notre situation et ramener l'immobilisé et l'inventaire de nos métaux en stock à des taux nous mettant à l'avenir à l'abri de toute déconvenue.

A cet effet, ainsi que l'indique notre rapport aux actionnaires, nous avons utilisé la prime sur émissions d'actions qui se montait à fr. 349,000,000, à des amortissements massifs sur premier établissement, sur les minerais, sur les métaux en stock et sur notre portefeuille.

Nous avons en outre affecté la totalité du bénéfice net de l'exercice, soit fr. 48,945,676, à une réduction supplémentaire de la valeur de nos stocks de cuivre. Ces stocks qui, à fin décembre 1934, s'élevaient à 75,000 tonnes, figureront dorénavant dans nos livres à 3 cents-or par livre-poids de cuivre fin, laissant donc une marge importante sur les cours de vente pratiqués actuellement.

Par suite de ces décisions, notre premier établissement ne figurera plus dans nos livres que pour une somme d'environ 330 millions de francs. Ce chiffre, extrêmement modéré, justifiera pour l'avenir l'adoption d'un régime d'amortissement à un taux réduit. Nous nous réservons par contre d'affecter chaque année à un fonds de prévisions des montants variables dont l'importance dépendra des besoins de nos exploitations et des résultats bénéficiaires obtenus.

En résumé, la dévaluation du franc et la constitution du Cartel du Cuivre doivent logiquement avoir une répercussion heureuse sur les résultats bénéficiaires de notre Société. Les effets de la dévaluation sont acquis; ceux dérivant de la constitution du Cartel seront influencés par la politique industrielle et commerciale des Etats-Unis. Notre organisation industrielle et notre organisation commerciale sont fortes; notre situation financière est en amélioration. Il semble donc que nous puissions envisager l'avenir avec confiance.

# LOOSEMAN

JOAILLIER ET ORFÈVRE  
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE  
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Exposition de Bruxelles 1935  
Collectivité des JOAILLIERS  
et ORFÈVRES  
Pavillon de l'Élégance (Parure)